

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

Coloured covers/
Couverture de couleur

Coloured pages/
Pages de couleur

Covers damaged/
Couverture endommagée

Pages damaged/
Pages endommagées

Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée

Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées

Cover title missing/
Le titre de couverture manque

Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées

Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur

Pages detached/
Pages détachées

Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)

Showthrough/
Transparence

Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur

Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression

Bound with other material/
Relié avec d'autres documents

Continuous pagination/
Pagination continue

Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure

Includes index(es)/
Comprend un (des) index

Title on header taken from: /
Le titre de l'en-tête provient:

Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.

Title page of issue/
Page de titre de la livraison

Caption of issue/
Titre de départ de la livraison

Masthead/
Générique (périodiques) de la livraison

Additional comments: /
Commentaires supplémentaires:

Les pages ondulées peuvent causer de la distorsion. Comprend des textes en anglais.

This item is filmed at the reduction ratio checked below /
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	12X	14X	16X	18X	20X	22X	24X	26X	28X	30X	32X
							J				

L'Enseignement Primaire

Revue illustrée de l'École et de la Famille

C.-J. MAGNAN - - - - Propriétaire et rédacteur-en-chef



AVIS OFFICIELS

Département de l'Instruction Publique

Il a plu à Son Honneur le Lieutenant-Gouverneur, par un ordre-en-conseil, en date du 26 mars dernier (1900), de détacher de la municipalité scolaire de "St-Cyriac," comté de Chicoutimi, les lots Nos 1, 2, 3, 4, 5, 6 et 7, du premier rang du canton de Kénogami, et les annexer pour les fins scolaires, à la municipalité de "Jonquière," dans le même comté.

Ce changement de limites, ne devant prendre effet que le 1^{er} juillet prochain 1900.

Il a plu à Son Honneur le Lieutenant-Gouverneur, par un ordre-en-conseil, en date du 6 mars dernier (1900), d'ériger en municipalité scolaire distincte, sous le nom de "La Présentation de la Sainte-Vierge," dans le comté de Jacques-Cartier, la paroisse de ce nom, avec les mêmes limites qui lui sont assignées, comme telle paroisse par la proclamation du 11 juillet 1895, plus les îles Dorval, No 1027, du cadastre de la paroisse de Lachine, dans le même comté.

Cette érection, ne devant prendre effet que le 1^{er} juillet prochain, 1900.

Il a plu à Son Honneur le Lieutenant-Gouverneur, par ordre-en-conseil, en date du 17 mars dernier, 1900, de nommer M. Fidèle Boudreau, commissaire d'écoles pour la "Pointe-aux-Esquimaux," comté de Saguenay, en remplacement de M. Epiphane Richard, dont le terme d'office est expiré.

Il a plu à Son Honneur le Lieutenant-Gouverneur, par ordre en conseil du 17 mars (1900), d'ordonner, qu'attendu que les syndicats dissidents de la municipalité de Ville-Marie, dans le comté de Pontiac, ont laissé passer une année sans avoir une école, soit dans leur propre municipalité, soit conjointement avec d'autres syndicats dans une municipalité voisine, et qu'ils n'ont pas mis la loi scolaire à exécution, et ne prennent aucune mesure pour avoir des écoles, et de déclarer que la corporation des syndicats des écoles dissidentes pour la dite municipalité de Ville-Marie, dans le dit comté de Pontiac, est dissoute, et elle est par les présentes dissoute, en conformité au statut en tel cas fait et pourvu.

PÉDAGOGIE

DE LA LECTURE EXPRESSIVE

Ce n'est pas assez de savoir lire pour soi, il faut encore savoir lire pour les autres ; c'est-à-dire qu'il faut savoir *bien lire*. Et bien lire est un art qui conduit à *bien parler*, qualité indispensable à tous au sein de nos sociétés modernes.

“La partie technique de l'art de la lecture, dit M. Legouvé, porte sur deux objets : la voix et la prononciation, les sons et les mots.

“L'organe de la voix est semblable en apparence à l'organe de la vue et de l'ouïe, mais il en diffère en un point essentiel : c'est que les opérations de la vue sont le résultat d'un acte involontaire. Dès que vos yeux se sont ouverts et qu'il fait jour, dès que vos oreilles se sont ouvertes et qu'il y a du bruit, vous entendez et vous voyez malgré vous. L'organe de la voix, au contraire, ne s'exerce que sous l'action de la volonté ; l'homme ne parle que quand il veut.

“Seconde différence. Vous ne pouvez pas voir plus ou moins, selon votre désir, vous ne pouvez pas entendre plus ou moins, si ce n'est que quand vous vous soustrayez partiellement à l'action des choses extérieures, en mettant un obstacle, un voile entre le monde du dehors et vous.

“Il n'en est pas de même de la voix ; vous pouvez parler plus ou moins fort, plus ou moins vite ; vous réglez la mesure des opérations de la voix comme les opérations mêmes.

“De là cette conséquence naturelle, qu'on ne peut pas apprendre à voir ou à entendre (je parle de l'opération matérielle), et que, par conséquent, il n'y a pas un art pour la vue et pour l'ouïe, tandis qu'on peut apprendre à parler, puisque la parole est susceptible de modification résultant de la volonté.”

Remarquons que dans la lecture expressive il ne s'agit plus, comme dans la lecture expliquée, de rendre compte de chaque mot et de sa valeur, mais *il s'agit surtout de traduire par l'expression de la voix, les sentiments exprimés par un auteur dans un ouvrage.*

Celui qui lit à haute voix doit *dire* plutôt que *lire*, mais dire avec sentiment, intelligence et grâce. Pour cela, il est absolument nécessaire qu'il comprenne ce qu'il a à exprimer. Il doit, de plus, savoir *diriger sa voix* à son gré, “pour qu'elle soit comme l'interprète fidèle d'un texte qui, sans elle, est lettre morte.”

D'autres qualités sont encore nécessaires à la lecture expressive. Chateau les résume très bien dans les lignes qui suivent :— Le maître veillera donc à ce que la voix soit bien choisie comme volume et comme ton ; à ce que l'élève parle intelligiblement, car une diction ferme, aisée et nette est plus qu'un agrément, c'est aussi le signe et l'auxiliaire de la pensée que l'on précise et que l'on met en relief. Après le choix du ton et de l'expression, il faut remarquer l'accent des élèves, s'appliquer à détruire en eux certaines habitudes de prononciation très défectueuses comme *in* pour *un*, comme les finales longues et traînantes. Le maître doit encore veiller à ce que la respiration du lecteur soit prise à propos, au moment opportun, à ce que la ponctuation soit fidèlement observée, car nous savons que l'on ponctue mieux encore avec la voix qu'avec la plume, et qu'une grande partie de la clarté, de l'intérêt même du récit provient de l'habile distribution des points et des virgules que l'auditeur entend sans qu'on les fasse trop sentir.—

Les conseils de M. Lagacé que nous avons cités au chapitre de la *Lecture courante* trouvent ici très bien leur place.

C.-J. MAGNAN.

MATHÉMATIQUES

DE L'ENSEIGNEMENT DE L'ALGÈBRE ÉLÉMENTAIRE

(Pour *L'Enseignement Primaire*)

Peu de personnes dans notre province ont besoin d'une connaissance, même élémentaire, de l'algèbre pour remplir les devoirs de leurs charges ; cette science n'est nullement nécessaire au prêtre, au médecin, à l'avocat, etc., et, cependant, il n'est permis à personne de commencer l'étude d'une profession avant d'avoir subi avec succès l'examen sur cette matière. Pourquoi exige-t-on ainsi de ceux qui se destinent aux professions la connaissance d'un sujet qui ne paraît avoir aucune utilité pratique ? Parce qu'on suppose que pour réussir dans une profession il faut avoir une intelligence cultivée, et qu'il est généralement admis que l'étude de l'algèbre est un des moyens les plus puissants pour fortifier le jugement.

Ainsi, en résumé, l'algèbre élémentaire n'a que peu d'utilité pratique dans notre province ; mais si elle est enseignée d'une manière **rationnelle**, elle affermit le jugement. Nous attirons l'attention de nos lecteurs sur le mot **rationnelle** d'une manière toute spéciale. Si l'enseignement est mécanique et non rationnel, le temps consacré à l'algèbre est absolument perdu.

Un mot d'abord sur ce qu'il *n'est pas à propos de faire*.

Ne débutons **pas** par une série de définitions : ce qu'est l'algèbre ; lettres pour représenter les quantités connues, les quantités inconnues ; signes : le coefficient, l'exposant, quantité littérale, terme, monôme, binôme, trinôme, polynôme ; termes semblables ; valeur numérique ;—calcul algébrique : addi-

tion, soustraction, quantités négatives, règle des signes, division, fractions algébriques, équations diverses, etc., etc. Nous admettons que l'ordre que nous venons de signaler est celui que suivent la plupart des auteurs, et que cet ordre facilite le plus la présentation du sujet d'une manière scientifique, mais cette disposition de la matière n'est pas du tout conforme aux principes de la pédagogie.

ORDRE À SUIVRE.—La meilleure voie à suivre pour l'enseignement d'une science est celle qui a été suivie par les inventeurs de cette science. L'algèbre est née de la difficulté que présentait la solution de problèmes d'arithmétique compliqués. Partons des problèmes d'arithmétique pour initier nos élèves aux notions d'algèbre ; si nous voulons qu'ils s'intéressent à cette étude plus facile que l'arithmétique, débarrassons-la de tout ce qui peut la rendre aride au début, c'est-à-dire des théories sans rapport avec la pratique du calcul.

L'algèbre est une langue spéciale pour le calcul ; on peut l'apprendre avec facilité à nos élèves, à la condition de s'appuyer sur les connaissances acquises en arithmétique et de ne passer aux opérations générales de l'algèbre qu'après s'être familiarisé avec la traduction de questions numériques en questions algébriques, et d'avoir résolu beaucoup de problèmes par les deux méthodes.

Ainsi donc la connaissance que l'élève a de l'arithmétique doit servir de **base** et de **moyen** pour l'enseignement de l'algèbre. L'on procédera de ce que l'élève sait à ce qu'il ne sait pas, du *connu* à l'*inconnu* ; l'analogie des procédés employés dans ces deux sciences fera comprendre l'une par l'autre. Ici encore, comme partout ailleurs, la pratique donnera la clef de la théorie.

Le point de départ sera une série de petits problèmes donnant lieu à des équations toutes élémentaires. Ces premières équations permettront de faire découvrir par l'élève lui-même, le rôle que jouent les lettres dans le calcul algébrique et la supériorité qu'elles ont sur les chiffres dans la solution de beaucoup de problèmes.

En suivant cette voie, l'élève sera en état de résoudre les équations à une *seule inconnue* et il saura exactement ce que c'est qu'un *coefficient* avant d'avoir entendu ce mot ; il comprendra la soustraction, et il pourra faire toutes les soustractions qui se présenteront dans les équations à une *inconnue* sans même soupçonner qu'il y a un *cliché* appelé la règle des signes, qui permet de faire des soustractions algébriques sans comprendre grand chose à ce qu'on fait ; il sera en mesure de trouver la solution d' x et d' y dans les équations à *deux inconnues*, même de faire toutes les multiplications et divisions nécessaires dans la solution de ces équations sans avoir un commencement de notion de ce qu'on entend par *exposant*. Arrivé à ce degré d'avancement, il sera en état de comprendre la théorie des équations du deuxième degré à une *inconnue*, et de l'extraction des racines ; il a besoin de la notion de l'exposant, le temps est donc venu de la lui faire trouver. Lorsqu'on procède de cette manière, l'élève, tout en travaillant à la résolution d'équations diverses, acquiert, petit à petit, la connaissance des définitions, de la *nomenclature* et du calcul algébrique et il acquiert cette connaissance au moment où il en a besoin et non avant.

Dans le prochain numéro, nous donnerons une série de petits problèmes avec solutions pour indiquer la voie à suivre.

J. AHERN.

La Conférence de S. G. Mgr Bégin, Archevêque de Québec

De la nécessité de la lecture et du choix des livres

(Pour *L'Enseignement Primaire*)

Chaque individu, dans sa position sociale, doit exercer autour de lui une certaine influence morale sur ceux qui l'entourent et avec qui il est en relations constantes par sa profession ou son emploi. Nous sommes tous tenus à faire le bien : à nous-mêmes, d'abord, puis à notre prochain.

Les instituteurs et les institutrices, par leur vocation particulière, sont appelés à prendre une grande part dans cette active coopération au bien public.

Comment deviendront-ils aptes à exercer cette influence salutaire sur leurs élèves et sur les parents des enfants ? — En lisant plus et d'une manière plus fructueuse.

Les passages suivants de la conférence de S. G. Mgr Bégin, expliquent comment une bonne lecture doit être fructueuse :

“ Certains livres peuvent être lus, avalés tout d'un trait ; d'autres doivent être dégustés, mastiqués et digérés, c'est-à-dire lus en entier et avec grande attention.

“ Coleridge comparait certains lecteurs aux sabliers : leur lecture, comme le sable, entre et sort sans laisser aucun profit. Plusieurs, ajoutait-il, sont comme des éponges ; ils imbibent tout, pour le rendre ensuite dans le même état ou plus sale. D'autres, comme le filtre, laissent passer la substance la plus pure, mais retiennent la lie. Quelques-uns enfin sont comme les esclaves de Golconde : ils jettent de côté tout ce qui est sans valeur, mais gardent les pierres précieuses.

“ Ces paroles méritent une sérieuse attention.

“ Il est bon, parfois, de changer d'auteur ou de sujet pour reposer l'esprit et le mettre en état de reprendre avec plus de goût, de courage et de réflexion la première lecture interrompue. On ne peut considérer comme profitable que ce qui a été mûri par la méditation. La multiplicité et la rapidité des lectures éblouissent l'esprit et peuvent, lorsque quelqu'un a une bonne mémoire, éblouir les autres, mais elles ne donnent à l'esprit ni solidité ni profondeur.

“ Certains lecteurs, superficiels et inconstants, ressemblent aux papillons ; ils voltigent d'un livre à l'autre et ne s'arrêtant à aucun, retirent peu de profit. Le lecteur inconstant absorbe sottement les vues, les opinions émises dans ses livres ; il est sans caractère, sans indépendance, sans idées personnelles. Il ne raisonne pas, il accepte aveuglément tout ce qui lui est offert ; son esprit perd sa force native, car les idées sérieuses ont été bannies et remplacées par un magasin de vétilles.

“ En résumé, lisez avec attention, méthode et réflexion ; relisez même quelquefois le même ouvrage. Quand un ouvrage mérite d'être lu, il mérite d'être *bien lu*. ”

Voilà, en résumé, comment les instituteurs et les institutrices doivent lire pour devenir aptes à faire tout le bien que demande leur vocation.

Du reste, chaque profession exige une certaine somme de connaissances et de renseignements qui ne peuvent s'acquérir que par la lecture d'ouvrages sérieux.

La culture de l'esprit et de l'intelligence requiert de l'étude, et l'étude qu'est-ce autre chose qu'une lecture bien faite ?

Ainsi, il ne suffit pas de lire, il faut lire d'une manière fructueuse pour l'intelligence et pour le cœur. Il y a des gens qui lisent et qui ne profitent pas de leur lecture.

« Un livre, a dit encore Mgr Bégin, c'est comme l'incarnation indestructible du savant qu'il l'a écrit. » Le monde passera, mais les pensées de l'écrivain survivront jusqu'à la fin des temps. C'est le proverbe latin *verba volant, scripta manent* dans toute sa vérité.

On compare aussi un livre à une bouteille de parfum que l'on ouvre pour en goûter les délicieuses odeurs. Malheureusement, il arrive qu'au lieu de parfum, c'est du poison que le lecteur trouve, poison moral, d'autant plus dangereux qu'il pénètre insensiblement dans le cœur, et finit toujours par donner lentement la mort à l'âme, ou à engourdir toutes les énergies qui poussent vers le bien.

Un bon livre est un ami ; un mauvais livre est un flatteur. Or un flatteur est un ennemi caché qui se présente souvent sous l'apparence de la bienveillance, il importe de ne pas se laisser duper.

Les instituteurs et les institutrices ont le devoir de lire, autant que leurs moments libres le permettent. Ils acquerront par la lecture un rare trésor de connaissances.

Mais il ne suffit pas de lire, nous le répétons. Pour recueillir d'utiles fruits de ses études, le lecteur doit s'efforcer de comprendre la pensée de l'auteur pour se l'approprier. Il faut faire comme l'abeille active qui butine de fleur en fleur : une bonne lecture doit se transformer dans notre âme et devenir une connaissance utile, comme le suc des fleurs devient miel doré dans les rayons de la ruche.

HORMISDAS MAGNAN.

De l'emploi des moniteurs dans les écoles de diverses catégories.

Nombre de moniteurs.—Rôle du maître.—Organisation du régime monitorial.

L'enseignement le plus profitable, tout le monde le reconnaît, est celui qui est donné directement par le maître, d'après le mode simultané pur. Ce mode n'est possible que dans les classes où les élèves sont à peu près de même force, ou dans celles qui ne comportent qu'une ou deux divisions. Tel est le cas des écoles importantes qui sont toujours à plusieurs classes.

Dans les établissements de cette catégorie, le maître se sert rarement de moniteurs. Il ne les emploie que par exception, pour certains exercices matériels, ou pour lui servir d'auxiliaires auprès de quelques élèves en retard.

Mais lorsque l'instituteur dirige une école nombreuse réunissant le cours préparatoire, le cours élémentaire et le cours moyen, parfois le cours supérieur, comme le sont beaucoup d'écoles rurales, il ne peut suffire à la besogne. Il est obligé, dans ce cas, d'avoir recours au système mixte qui concilie l'enseignement simultané et l'enseignement mutuel, empruntant au premier l'inter-

vention directe du maître dans certaines leçons, et au second l'emploi judicieux et opportun des moniteurs. Avec le concours de ces aides, les enfants seront constamment et utilement occupés, et l'instituteur, déchargé d'une partie du travail, pourra consacrer tout son temps aux leçons les plus importantes.

Dans quels cas et dans quelles conditions peut-on employer des moniteurs ?

En règle générale, tant que le nombre des élèves dans les écoles à un seul maître ne dépassera pas 30, nous croyons que l'emploi du mode simultané peut être préféré, sauf dans certaines circonstances très rares où le concours des aides devient utile. Mais dès que l'école comprend plus de 30 enfants, l'emploi de moniteurs sera nécessaire pour certains exercices.

A notre avis, les matières dont l'étude suppose des développements rationnels, tels que l'enseignement moral et religieux, la lecture expliquée, la grammaire, l'arithmétique, l'histoire, etc., doivent être enseignées par le maître lui-même, tandis que les moniteurs seront chargés des premiers exercices de calcul, d'écriture, de récitation. En un mot, les aides présideront aux exercices pratiques ou manuels qui ne demandent pas d'explications, qui sont plutôt affaire de répétition, ou des opérations matérielles.

Dans le cours *préparatoire* et le cours *élémentaire*, les aides pourront être chargés des exercices combinés de langage, de lecture et d'écriture préparant à l'orthographe, de conjugaisons orales, d'exercices de calcul écrit et oral, de récitation, d'écriture, de dessin et, dans les écoles de filles, des ouvrages manuels. Mais toutes les fois qu'il sera possible de ne faire que deux groupes dans l'école, le premier, composé des cours *préparatoire* et *élémentaire*, et le second, des cours *moyen* et *supérieur*, l'enseignement y trouvera son profit.

Dans le cours *moyen* on ne doit se servir de moniteurs que pour la préparation matérielle de la classe, et, dans certains cas, pour la dictée.

Tout en faisant la leçon aux groupes, les aides veillent au maintien de l'ordre et du silence ; ils signalent au maître les élèves indisciplinés, sans jamais infliger eux-mêmes de punitions.

De combien de moniteurs le maître doit-il se servir ? On ne saurait établir de règle absolue à cet égard. Cela dépend naturellement et du chiffre des élèves auquel les aides auront affaire, et de la matière à enseigner. Pour une dictée à donner, un seul moniteur suffit, tandis que, pour les premières leçons de lecture, il faut nécessairement former plusieurs groupes confiés chacun à un aide.

Le régime monitorial exige, de la part de l'instituteur, beaucoup de tact et une surveillance continuelle. Ce n'est pas, en effet, une petite affaire que de faire fonctionner une école nombreuse, composée d'élèves de toutes les forces, pour que chacun d'eux soit constamment et utilement occupé.

Le maître préparera et dirigera ses aides avec soin. Avant l'entrée ou après la sortie de la classe, il les entretiendra du travail qu'ils auront à faire, leur indiquera la marche à suivre, la manière de s'y prendre ; il profitera de l'occasion pour relever les fautes qu'il leur aura vu commettre au cours des précédentes leçons. Il s'entendra également avec eux sur la manière de rattraper le temps qu'ils perdent dans l'exercice de leurs fonctions.

Tout a besoin d'être prévu. Si une bonne préparation pédagogique, un plan d'études et un emploi du temps dressés avec intelligence et suivis fidè-

lement, si une préparation journalière de la classe sont nécessaires dans toutes les écoles, ils le sont encore bien plus dans celles qui sont réduites à suivre le mode mixte. L'emploi de moniteurs, loin de dispenser l'instituteur du travail, l'oblige donc à payer constamment de sa personne. Il lui impose même une plus grande activité qu'au maître chargé d'une seule classe.

Voyons maintenant de quelle manière le régime monitorial doit être organisé.

Il n'est pas possible d'établir de règles fixes à ce sujet. Mais un principe fondamental dont il ne faut jamais s'écarter, c'est d'obtenir que les moniteurs ne considèrent pas leurs fonctions comme une corvée, mais comme une marque de confiance, comme une récompense donnée à leur travail, à leur intelligence et à leur bonne conduite. Ils devront être convaincus que le titre de MONITEUR est pour eux un honneur, et qu'en enseignant aux autres, ils perfectionnent en même temps leurs connaissances. Ce n'est qu'à cette condition qu'il sera possible d'obtenir des aides un concours dévoué et profitable. Cette précaution est d'autant plus nécessaire que, parmi les élèves, peu se soucient de remplir ces fonctions, et que les parents y répugnent instinctivement.

Quant au choix des moniteurs, il variera selon les circonstances.

Lorsque l'instituteur a dans sa classe plusieurs élèves formant le cours *supérieur*, ceux-ci sont naturellement désignés pour servir d'aides. Mais c'est là un cas tout particulier qui ne se présente pas dans toutes les écoles.

Généralement les moniteurs sont pris dans le cours *moyen* où se trouvent les plus grands élèves. Cette règle nous semble trop absolue. Pourquoi ne pas les prendre aussi dans le cours *élémentaire*, quand le maître s'occupe du cours moyen, et réciproquement ? De cette manière aucun élève ne perdra la leçon du maître.

Avons-nous besoin d'ajouter que, dans les écoles mixtes un peu importantes, l'instituteur formera des groupes distincts pour les garçons et pour les filles ? La morale, non moins que les convenances, exige cette séparation.

L'emploi de moniteurs offre donc d'incontestables avantages dans les classes trop chargées. Il contribue à l'instruction des enfants, permet de maintenir le bon ordre et la discipline en occupant tous les élèves. Mais il ne faut pas oublier que ce n'est qu'un pis aller, que l'éducation des facultés intellectuelles et morales est l'œuvre personnelle du maître et ne saurait être faite par des moniteurs, en un mot, que le véritable enseignement à l'école primaire est nécessairement collectif et simultané.

(*L'Ecole et la Famille*).

La préparation de la classe

Nul maître n'est capable de bien faire sa classe s'il ne la prépare avec soin. Négliger cette préparation immédiate, que facilitent d'ailleurs les connaissances acquises et les études personnelles, c'est, pour tout instituteur, s'exposer à marcher à l'aventure ; ce serait, pour un candidat, courir à un échec certain.

Lisez, étudiez vos leçons de langue française, d'histoire, d'instruction civique, de géographie, d'arithmétique, d'agriculture, de sciences physiques et naturelles. Déterminez en chacune d'elles les points à mettre en relief, les idées principales à dégager. Cherchez le lien qui les doit rattacher aux leçons précédentes. Agissant ainsi, vous ne serez point exposé à vous égarer en des détails oiseux ou oublier d'importantes questions.

Soulignez dans votre livre de lecture les mots que vous désirez expliquer ; ayez recours au dictionnaire pour en pouvoir donner le sens exact. Lisez tout haut le paragraphe que vous aurez choisi ou le morceau de récitation que vous voudrez faire apprendre : ne devez-vous pas exiger de vos élèves une intonation convenable ?

La préparation de la leçon de morale est particulièrement délicate. Réfléchissez, cherchez les idées les plus propres à s'imposer à la raison, à toucher le cœur ; le récit, l'historiette capables d'impressionner votre auditoire et qu'il vous faudra souvent en partie composer.

Le choix des devoirs importe autant que la préparation proprement dite des leçons. Il faut qu'ils soient bien à la portée de vos élèves. Trop faciles, ils n'obligent à aucun effort ; trop difficiles, ils découragent. Ils doivent, en outre, être pratiques, s'adapter aux circonstances. Vous ne donnerez pas, par exemple, une rédaction sur la vendange au mois de mars ; vos problèmes seront en rapport avec le pays que vous habitez. Ne vous en remettez donc point au hasard ; il pourrait, un jour d'examen, avoir des conséquences désastreuses. N'oubliez pas que la commission peut vous demander les raisons qui vous ont amenés à choisir tel ou tel exercice.

Aurez-vous un cahier de préparation ? Bien qu'aucun règlement ne le prescrive, je n'hésite pas à répondre oui. Ce cahier, utile à tous, est indispensable aux jeunes maîtres pour fixer leurs idées, leurs procédés. Ajouterai-je que les examinateurs le parcourront avec intérêt. Je vous engage à faire figurer sur le vôtre, outre vos devoirs, vos résumés, vos modèles de dessin, d'écriture ; vos morceaux de chant et de récitation. Inscrivez-y chaque soir vos réflexions pédagogiques, vos observations, vos constatations. Vous pourriez, si vous le préférez, au lieu d'un cahier unique, en avoir plusieurs qui formeraient pour chaque matière autant de recueils d'exercices.

Il y a aussi une préparation matérielle. Pensez aux objets qui vous seront utiles pour vos leçons : tableaux, gravures, cartes, appareils, mesures métriques, boulier compteur, bûchettes... et disposez-les de façon à les pouvoir prendre facilement, sans perte de temps, le moment venu.

Vous dirai-je que la préparation se fait la veille ou le matin, mais toujours avant la classe ? Si le nombre des tableaux noirs vous le permet, vous y tracerez, également avant la classe, l'exercice de lecture du cours préparatoire ; les résumés à copier par les enfants ; les exercices de français et de calcul ; la carte nécessaire à la leçon de géographie ou d'histoire ; voire même, — dans le cas où vous vous défieriez de votre habileté, — les modèles d'écriture et de dessin.

J. LELARGE.

(L'Instruction Primaire.)

Souvenirs d'enfance

MA PREMIÈRE MAÎTRESSE DE CLASSE

Quel temps heureux que celui de l'enfance ! Temps d'insouciance et d'innocence qui passe trop vite, hélas ! Qui n'a de ce temps quelques-uns de ces souvenirs joyeux qu'on aime à se remémorer ? L'époque la plus marquante pour l'enfant est certainement sa première entrée à l'école, très souvent accompagnée de larmes.

L'école ! Ce mot est pour certains le synonyme de lieu de punition, car bon nombre de mères ont la regrettable habitude de dire à l'enfant tant soit peu turbulent : "Gare à toi, je te mènerai à l'école."

Mon entrée en classe pour la première fois est assez lointaine ; néanmoins, je me souviens fort bien que je détestais l'alphabet et que ses images seules m'amusaient. Mais que l'influence produite sur le cœur de l'enfant par la douceur est grande ! Sortir des bras d'une mère tendre, disposée à tout pardonner, pour passer dans les bras d'une étrangère, au milieu d'une troupe d'enfants espiègles et brusques quelquefois, n'est chose facile ni agréable. Il faut alors que cette étrangère prenne à cœur son doux rôle et gagne, par mille industries naturelles aux mères, le petit être à elle confié.

Ma maîtresse à moi, était en même temps une maman, elle en avait toute la sollicitude. Point de bonbons ni de caresses comme je me l'étais imaginé, mais une affection plus éclairée et plus sage, une bonté et une douceur incomparables. Elle nous aimait en nous châtiant, elle nous instruisait en nous amusant. Ce n'est point connaître qui lasse, c'est apprendre ; aussi, comme elle adoucissait et mesurait la tâche !

Nous recueillions sans fatigue ce qu'on nous enseignait sans ennui. Non seulement sa patience était à toute épreuve, mais elle suivait dans son enseignement une gradation et une méthode si parfaites que ses leçons étaient inoubliables. Notre maîtresse était donc intelligente et instruite, et il faut ces deux qualités pour ôter l'aridité des premières notions et les mettre à la portée des jeunes esprits.

Sous son regard sympathique, j'ai fait mes premiers pas dans la vie. Oh ! comme je me rappelle ces premières heures qui m'ouvrirent le chemin du devoir. Mieux qu'avec tout autre, il était facile d'être sage. L'alphabet si aride fut avec elle une étude qui égayait ; l'écriture devint aussi un jeu. Mais d'une manière encore plus parfaite, elle sut continuer l'œuvre commencée par ma bonne mère, celle de la formation du cœur. L'enfant à qui l'on offre pour modèle Jésus couché dans son berceau, grandira avec lui et l'aimera toujours.

Cette bonne maîtresse savait aussi nous dérouler d'une manière charmante la vie de saint Louis, de Louis XI, de la vaillante Jeanne d'Arc ; tout cela pour moi valait beaucoup plus que les contes de fées que me disait grand'mère. J'entends encore sa douce voix qui, se mêlant à nos voix enfantines, faisait trouver le chant plus beau.

Savez-vous où elle se montrait vraiment mère ? C'était lorsque ayant parfois provoqué nos larmes, elle se croyait obligée de sécher nos paupières ! Grande était notre désolation, quand on n'avait pas été sage et qu'il fallait

entendre ces mots : " Oh ! vilaine, vous me faites du chagrin ! " On s'ingéniait alors pour lui faire oublier et, dans son indulgente bonté, elle nous aidait dans nos efforts pour devenir meilleures.

Puisque l'on se ressent toujours de son éducation première, je puis dire que la plupart des bons sentiments qui sont en moi sont dus à cette chère maîtresse, et comme en tout travail, c'est le premier pas qui coûte, je lui dois donc presque tout ce que je sais et ce que je suis. Ah ! je lui garde bien la fleur de la reconnaissance dont elle a mis le germe dans mon cœur.

THÉRÈRE.

(*L'Ecole Française.*)

METHODOLOGIE

Dessins de mémoire

(Pour *L'Enseignement Primaire*).

En dessin, la mémoire et l'intelligence se consolident mutuellement.

Qu'est-ce que dessiner de mémoire ? C'est dessiner, sans l'avoir sous les yeux, un motif, un objet quelconque préalablement observé.

Voulez-vous des progrès rapides et durables en dessin : dessinez de mémoire. Pourquoi ? parce que pour dessiner de mémoire, il vous faudra bien examiner, bien analyser l'objet que vous voudrez représenter ; et comme *toute* la science du dessin est dans l'observation, concluez.

Un objet est là *qui va disparaître* et que pourtant vous désirez représenter. Qu'allez-vous faire ? vous efforcer, n'est-ce pas, d'en graver l'image dans votre cerveau, afin, l'objet absent, de le voir encore. Autrement, impossible. A cette fin, allez-vous regarder cet objet de la même façon que s'il devait toujours rester là ? évidemment non. Sachant que si vous ne le regardez que superficiellement, distraitement, vous n'en garderez qu'une image incomplète, vague, infidèle, vous allez concentrer toute votre attention, ouvrir grands vos yeux, pour le saisir aussi parfaitement que possible, le photographe pour ainsi dire. Très bien. Mais à ce travail d'examen raisonné, intense, ne devinez-vous pas combien grandement votre faculté d'observation va se développer, se fortifier ? combien votre œil va s'affiner et saisir juste la couleur, la forme, les proportions de tout ce qu'il verra désormais ? par suite, combien vous apprendrez à dessiner, puisque savoir dessiner, c'est surtout savoir voir ?

Donc, vous qui voulez apprendre à dessiner, pratiquez cet exercice, pratiquez-le souvent ; c'est le meilleur des entraînements, il vaut à lui seul tous les autres parce qu'il les réunit tous. Dessinez souvent de mémoire.

Et n'allez pas croire cet exercice chose difficile, tâche herculéenne : du tout. Moins difficile vingt fois et autrement plaisant, soyez en sûr, que l'étude par cœur. En voulez-vous une preuve ? Voyez le bébé crayonnant des bonshommes et des maisons, ne dessine-t-il pas de mémoire ? N'a-t-il pas, un jour, remarqué, observé quelque part ces bonshommes et ces maisons, et n'est-ce pas cette observation *conservée* qu'il traduit maintenant à sa manière naïve ? Et avec quelle joie, quelle ardeur il s'absorbe en cette occupation toute libre,

toute spontanée ! En serait-il ainsi s'il s'y fatiguait ? Sans doute ses essais sont informes : il a mal observé ou superficiellement. Mais laissez faire le bébé, il est dans la bonne voie et il s'y plaît : tout ira bientôt pour le mieux.

Faites comme lui, dessinez de mémoire, et pour vous aussi, tout ira bientôt pour le mieux.

Seulement, observez mieux que lui, laissez-vous guider par votre maître, ou suivez la voie que je vous jalonnerai le mois prochain, et vous serez surpris de vos progrès. Essayez, essayez sans tarder.

Dessiner de mémoire, c'est inclination naturelle, c'est occupation amusante, c'est surtout travail profitable.

Travail profitable parce qu'il développe et fortifie la mémoire des formes qui, tout autant que celle des idées, a besoin d'être cultivée pour faciliter et vivifier l'étude non-seulement du dessin, mais aussi de tout ce qui a formes : histoire naturelle, cartographie, sciences physiques, etc. ; a besoin d'être cultivée parce qu'elle est indispensable à ceux qui, un jour, pratiqueront les arts ou les métiers, puisque ouvriers et artistes ont fréquemment à reproduire, de mémoire, des formes observées ; a besoin d'être cultivée, parce que l'aptitude créatrice, en matière d'industrie et d'art, comme en littérature, dépend en grande partie de la facilité avec laquelle l'imagination sait à propos puiser dans le riche trésor de formes, d'images ou de pensées qu'une mémoire heureuse et fidèle a su recueillir et conserver.

Travail profitable surtout parce qu'il donne l'habitude et le goût des analyses exactes et oblige l'esprit à se concentrer sur un sujet déterminé.

Ce côté profondément éducatif du dessin par cœur mériterait à lui seul toute l'attention, la sollicitude d'un maître clairvoyant, d'un vrai pédagogue. Donner aux enfants l'habitude de l'observation dans le monde de la forme, n'est-ce pas les habituer à observer dans tous les mondes, c'est-à-dire à comparer, à juger, à voir ; n'est-ce pas conséquemment leur donner la clef du savoir, puisque voir c'est savoir !

Aussi le maître intelligent emploiera-t-il tous les moyens pour développer cette inclination naturelle, encourager ces exercices de dessin par cœur, les mettre à la base de l'enseignement.

D'ailleurs, s'il y manquait, s'il négligeait de s'en occuper, il se priverait lui-même du moyen le plus efficace de mesurer les efforts d'attention faits par ses élèves, il enlèverait à l'observation visuelle la meilleure des sanctions.

Comment s'y prendra-t-il ?

La place nous manque pour le dire aujourd'hui.

Au mois prochain.

CHS.-A. LEFÈVRE.

DE LA PRONONCIATION DANS LA LECTURE A HAUTE VOIX *

(Suite)

5° E, suivi de la consonne *m* ou *n*, dans la même syllabe, se nasalise.

a) Et se prononce *an*, dans tous les cas, au commencement des mots,

* Erratum : A la page 466 de *L'Enseignement Primaire* d'avril 1900, au lieu de "ennuis (ennuis)" lire : "Ennius (ènnius)."

qu'il soit suivi de deux *mm*, de deux *nn*, de *m*, ou *n* suivies d'une consonne, ou de *n* suivie d'une voyelle : emmener (*an-mené*), ennui (*an-nui*), empereur (*am-pereur*), embarrasser (*ambarassé*), s'enamourer (*s'an-namouré*), enivrer (*an-nivré*), enorgueillir (*an-norgheuyir*).

Excepté : *Ennius*, *ennemi*, *Emmanuel*, et *Emmaüs*, où nous avons vu que *e* est ouvert.

b) Et se prononce soit *an*, soit *in*, dans tous les cas où il n'est pas nul, et où il ne se prononce pas *è ni'a*, en vertu des règles qui précèdent : sempiternel (*sin-pilèrnel*), dent (*dan*), exempt (*è gzan*), mien (*mi-in*).

Il faut encore excepter les finales en *ent* des verbes à la 3^e personne du pluriel, où *e* est muet : ils écrivent (*il s'écrive*).

REMARQUE.— Les diverses combinaisons dans lesquelles entre le signe *e* non accentuée, (*ei*, *ey*, *eu*, *nei*, etc.), y compris *en* et *em*, feront l'objet d'articles spéciaux.

* * *

Quand le signe *e* non accentué se présente dans un cas autre que l'un des précédents, il se traduit par le son *e* muet ou *eu* ouvert.

Le son *e* muet n'a pas toujours la même valeur. Dans *le*, article ou pronom, le son *e* est plein ; dans *seule*, il est beaucoup plus bref ; dans *seulement*, il est presque nul. C'est une question d'euphonie, et l'oreille est ici le meilleur juge.

On peut cependant formuler les règles suivantes :

1^o En général, il faut prononcer les *e* muets, et ne les élider que si l'oreille le réclame.

2^o Elider un *e* muet, ce n'est pas le supprimer, mais le prononcer avec moins de force, "le prononcer sans le faire sentir," à l'exception de l'*e* muet final qui s'élide complètement devant un mot commençant par une voyelle ou par une *h* non aspirée.

3^o Dans la conversation, on élide un grand nombre d'*e* muets, qu'on prononce dans le discours soutenu.

4^o Le lecteur doit faire entendre des *e* muets que l'orateur peut omettre.

5^o Dans un grand local, il est nécessaire de prononcer les *e* muets pour se faire entendre, tandis que devant un auditoire restreint, il est souvent avantageux de glisser sur ces voyelles.

6^o La tragédie exige qu'on prononce tous les *e* muets qui ne choquent point l'oreille ; la comédie veut parfois une certaine familiarité qui justifie leur élision.

7^o Le vers ne souffre pas l'élision des *e* muets ; la prose offre plus de liberté.

8^o A la rime, pour prononcer l'*e* muet précédé d'une voyelle, on prolonge le son de cette voyelle, en la ramenant insensiblement au son de l'*e* muet, et on l'éteint au moment où ce dernier va se faire entendre.

Quant à nous, Canadiens, nous devons nous appliquer surtout à faire sentir les *e* muets ; nous n'avons que trop de tendance à les supprimer.

* * *

Il nous reste à indiquer les prononciations défectueuses du signe *e* non accentué les plus communes parmi nous.

1^o Nous prêtons à *e*, représentant le son *é* fermé :

a) Le son *i*, dans :
 renforcer.....(*ranforsé*).....pron. can. : *ranforcir*.
 recouvrer.....(*recouvré*)..... " *recouvrir*.

b) Le son *e*, dans :
 étranger.....(*étranjé*).....pron. can. : *étranje*.

c) Le son *è*, dans :
 léger.....(*léjé*).....pron. can. : *léjèr'*

d) Le son *eu*, dans :
 chez.....(*ché*).....pron. can. : *cheu*.

2° Au son *è*, représenté par *e*, nous substituons :

a) Le son *i*, dans :
 terrine.....(*tèrine*).....pron. can. : *tirine*.
 terrinée.....(*tèriné*)..... " *tiriné*.
 terrible.....(*tèrrible*)..... " *tirible*.

b) Le son *é*, dans la plupart des cas où il est suivi de deux *rr*, comme dans :

terrasse.....(*tèrace*).....pron. can. : *térace*.
 terrain.....(*tèrin*)..... " *térin*, etc.

Dans les monosyllabes en *es* et *est*, comme dans :

les.....(*lè*).....pron. can. : *lé*
 mes.....(*mè*)..... " *mé*
 tu es.....(*tu è*)..... " *tu é*
 il est.....(*il è*)..... " *il é*, etc.

et dans :

avec.....(*avèk'*).....pron. can. : *avé*
 quelqu'un.....(*kèlkun*)..... " *kékun*

c) Le son *a*, dans :

elle.....(*èle*).....pron. can. : *ale*
 essai.....(*èssè*)..... " *asèye*
 essayer.....(*èsèyé*)..... " *asèyé*

et dans les mots où *e* se trouve devant *r* suivi d'une autre consonne qui se prononce comme dans :

avertir.....(*avèrtir'*).....pron. can. : *avartir*
 apercevoir.....(*apèrsevoar'*)..... " *aparsevouèr*
 auberge.....(*òbèrge*)..... " *òbarje*
 averse.....(*avèrse*)..... " *avarse*
 chercher.....(*chèrché*)..... " *charché*
 cierge.....(*sièrje*)..... " *siarje*
 herbe.....(*èrbe*)..... " *arbe*
 merle.....(*mèrle*)..... " *marle*
 perdre.....(*pèrdre*)..... " *pardrc*
 perle.....(*pèrle*)..... " *parle*
 verser.....(*vèrsé*)..... " *varsé*
 verte.....(*vèrte*)..... " *varte*
 vierge.....(*vièrje*)..... " *viarje*, etc.

d) Le son *eu*, dans :

quelque.....(*kèlke*).....pron. can. : *kenke*
 quel.....(*kèl'*)..... " *ken*

- jet d'eau(*jè d'ò*).....pron. can. : *jeu d'ò*
- c) Le son de la diphtongue *oi*, dans :
- verrai(*vèré*).....pron. can. : *voaré*
 enverrai(*anvèré*)..... " *anvoaré*, etc.
- f) Le son *o* ouvert, dans :
- fermenter(*fèrmanté*).....pron. can. : *formanté*

* * *

3° Nous traduisons le signe *c*, représentant le son *c* muet, par :

- a) Le son *a* ouvert, dans :
- tournevis(*tournevis'*).....pron. can. : *tournavis'*
 fenil(*feniye*)..... " *fani*
 marmelade.....(*marmelade*)..... " *marmalade*
 recoin(*recoin*)..... " *racoin*
 saveter(*saveté*)..... " *savaté*
 brebis(*brebi*)..... " *barbi* (avec méta-
 thèse).

b) Le son *i*, dans :

- cimetière(*simetière*).....pron. can. : *simitière*
 deviner(*deviné*)..... " *diviné*
 devise(*devize*)..... " *divize*
 devineur(*devineur*)..... " *divineur*

c) Le son *o* ouvert, dans :

- enchifrener(*anchifrené*).....pron. can. : *anchifroné*
 feuilleter(*feuyeté*)..... " *feuyoté*

d) Le son *u*, dans :

- femelle(*femèle*).....pron. can. : *fumèle*
 semelle... ..(*semèle*)..... " *sumèle*
 semer(*semé*)..... " *sumé*
 semence.....(*semanse*)..... " *sumanse*

* * *

4° Nous donnons à *c*, le son *è* au lieu du son *a* qu'il représente, dans :

- couenne(*kouané*).....pron. can. : *kouène*
 moelle(*moale*)..... " *moèle*

et le son *o* ouvert, dans :

- solennel(*solandèl*)..... " *solonèl'*
 solennellement..(*solandèlman'*)..... " *solonèlman*

5° Nous prononçons comme un *é* fermé l'*e* nul de

- géôlier(*jôlier*).....pron. can. : *jéolié*
 géôle(*jôle*)..... " *jéole*

* * *

6° Nous supprimons complètement le son *è* qui doit traduire le signe *c*, dans :

- les hommes... ..(*lè z'ome*).....pron. can. : *l'z'ome*
 cet, cette(*cèt, cète*)..... " *c't, c'te*
 j'époussette(*j'époucète*)..... " *j'épouste*, etc.

Quelques-uns même prononcent : *c'maison*, pour *cette maison*.

*
* *

7^o Une faute assez commune est l'épenthèse de l'e muet devant les lettres / et r :

bluet	(<i>bluè</i>)	pron. can. :	<i>beluè</i>
fluet	(<i>fluè</i>)	"	<i>feluète</i>
meublier	(<i>meubliè</i>)	"	<i>meubeliè</i>
tablier	(<i>tabliè</i>)	"	<i>tabeliè</i>
brouette	(<i>brouète</i>)	"	<i>berouète</i>
février	(<i>fèvriè</i>)	"	<i>fèverriè</i>
truëlle	(<i>truèlle</i>)	"	<i>teruèlle</i>

*
* *

8^o Enfin, dans le parler populaire canadien, la metathèse ou transposition des lettres connexes *se* et *re* se fait presque toujours :

secouer	(<i>sekoué</i>)	pron. can. :	<i>èskoué</i>
secousse	(<i>sekoué</i>)	"	<i>èskoué</i>
bredouiller	(<i>bredouyé</i>)	"	<i>berdouyé</i>
breloque	(<i>breloke</i>)	"	<i>berloke</i>
bretelle	(<i>bretèle</i>)	"	<i>bertèle</i>
compréhensible	(<i>compréhensible</i>)	"	<i>compernable</i>
entreprendre	(<i>antreprandre</i>)	"	<i>anterprandre</i>
entretien	(<i>antrctiin</i>)	"	<i>antertiin</i>
fanfreluche	(<i>fanfreluche</i>)	"	<i>fanferluche</i>
fredaine	(<i>fredène</i>)	"	<i>ferdène</i>
pauvreté	(<i>pôvreté</i>)	"	<i>pôverté</i>
propreté	(<i>propreté</i>)	"	<i>propreté</i>
vendredi	(<i>vandredi</i>)	"	<i>vanderdi</i>
grenier	(<i>grenier</i>)	"	<i>gherniè</i>
grenouille	(<i>grenouye</i>)	"	<i>ghernouye</i>
refus	(<i>refu</i>)	"	<i>erfu</i>
remarque	(<i>remarque</i>)	"	<i>ermake</i>
prenez	(<i>prené</i>)	"	<i>perné, etc.</i>

(A suivre).

ADJUTOR RIVARD,
Professeur d'élocution à l'Université Laval.

PETITE HISTOIRE DES ÉTATS-UNIS

Depuis l'origine jusqu'en 1870

(Traduit de l'anglais pour *L'Enseignement Primaire* par H. Nansot)

(Suite)

VIII. ADMINISTRATION DE VAN BUREN.

Martin Van Buren, de New-York, président : 1837-1841.

Richard M. Johnson, du Kentucky, vice-président : 1837-1841.

L'administration de Van Buren fut principalement employée à apporter des remèdes aux difficultés financières de cette époque.

1837. La crise financière.— Le premier acte du Président fut de convoquer une session extraordinaire du Congrès, en septembre 1837, pour discuter les mesures à prendre afin de relever les finances du pays, qui étaient dans le plus grand péril. Les affaires étaient suspendues partout, la banqueroute était à l'ordre du jour, et les banques avaient suspendu les paiements en espèces. Le Président fit part à l'Assemblée de quelques propositions qui ne furent reçues qu'avec beaucoup de réserve.

1837. Neutralité de la frontière canadienne.— Une insurrection ayant éclaté au Canada contre l'autorité britannique, quelques Américains des frontières du nord furent tentés de prendre part à la lutte pour aider les révoltés. Ce mouvement fut promptement arrêté par le Président, qui fit une proclamation de neutralité et envoya une force militaire commandée par le général Scott sur le lieu du désordre.

1839. Tentative de désunion.—L'agitation au sujet de l'esclavage continuant toujours, M. Rhett, de la Caroline du Sud, proposa de faire déclarer par le Congrès "qu'il était expédient de dissoudre l'Union." La paix fut conservée, pour le moment, par l'adoption dans la Chambre d'une règle de conduite qui fut suivie pendant environ dix ans : "désormais aucune pétition au sujet de l'esclavage ne devra être reçue."

1839-1840. Le Gouvernement et les Banques.— La fin de l'administration de Van Buren fut marquée par l'adoption au Congrès d'une mesure chère au Président : la séparation des banques du pays de toute connection avec le gouvernement, et les paiements exigés exclusivement en or ou en argent dans toutes les transactions des affaires publiques.

1840. La lutte électorale.—L'opposition fut éveillée par la politique financière du Gouvernement et quelques autres mesures. Une des plus mémorables luttes politiques du pays s'engagea à l'occasion de l'élection présidentielle. M. Van Buren fut renommé par les démocrates ; les Whigs lui opposèrent le général William Henry Harrison, homme d'une grande popularité, tant à cause de son caractère personnel, que pour les services rendus à la frontière pendant la guerre de 1812. Les sentiments s'exaltèrent beaucoup et se manifestèrent par des chants, des mots d'ordre, des emblèmes, et l'enthousiasme des partisans fut porté au plus haut degré. Comme résultat, le général Harrison fut élu par 234 voix, sur 294 votants qui composaient le collège électoral.

1840. Population des Etats-Unis : 17,000,000 d'habitants.

IX. ADMINISTRATION DE HARRISON

William Henry Harrison, de l'Ohio, président : 4 mars—4 avril 1841.

John Tyler, de Virginie, vice-président : 4 mars—4 avril 1841.

Le Président Harrison mourut juste un mois après sa nomination, avant d'avoir eu le temps d'adopter une manière de gouverner ou d'achever aucune affaire importante. Dans sa carrière précédente, il avait conquis une grande popularité, et la nation fut plongée dans le deuil par sa mort. Les fatigues de la campagne électorale qui furent grandes, jointes à celle de son installation, furent cause de la maladie qui le conduisit au tombeau.

X. ADMINISTRATION DE TYLER

John Tyler, de Virginie, président : 4 avril 1841-1845.

Les deux faits saillants de l'administration de Tyler furent l'accusation de trahison portée contre lui par le parti qui l'avait élevé au pouvoir, et l'annexion du Texas.

1842. Encore la "National Bank."— Les efforts des Whigs pour rétablir une banque nationale furent repoussés avec persistance par les *veto* du Président, qui fut accusé pour cette raison, d'avoir passé dans le parti des Démocrates.

1842. Le traité d'Ashburton.— Une difficulté survenue entre les Etats-Unis et l'Angleterre, au sujet des frontières du Nord-Est, fut amicalement arrangée par un traité que négocièrent Daniel Webster, Secrétaire d'Etat des Etats-Unis, et Lord Ashburton, représentant la Grande-Bretagne.

1844. Le télégraphe.— La première dépêche envoyée par le télégraphe, aux Etats-Unis, fut la nouvelle de l'élection de M. Polk à la Présidence. Elle passa sur un fil posé par le professeur S. F. B. Morse entre Baltimore et Washington.

1845. La Floride est admise dans l'Union : c'est le 27^e Etat.

1845. Annexion du Texas.— Le Texas avait été revendiqué longtemps par les Français et par les Espagnols ; il avait fini par devenir un Etat indépendant, et la question de son annexion aux Etats-Unis fut encore une occasion de controverse entre les partisans et les ennemis de l'esclavage. Le Sud pressait l'annexion afin, comme disait M. Calhoun "de soutenir les intérêts de l'esclavage, d'étendre son influence, et d'assurer sa continuation." Le Nord s'opposait pour la raison contraire. Le Texas fut finalement admis en 1845, formant le 28^e Etat. Cette annexion fut une des causes de la guerre mexicaine.

XI. ADMINISTRATION DE POLK

James L. Polk, du Tennessee, président : 1845-1849.

George M. Dallas, de Pennsylvanie, vice-président : 1845-1849.

La guerre mexicaine et l'établissement de la Californie furent les deux faits principaux de l'administration de Polk.

1846. L'Iowa est admis dans l'Union : c'est le 29^e Etat.

1846. Le traité de l'Orégon.—L'Angleterre réclamait l'Orégon comme une de ses possessions ; mais Polk déclara qu'il avait été acquis par les Etats-Unis. Un traité fut fait entre les deux puissances, reconnaissant que le 49° marquait la limite sud des possessions britanniques dans le nord-ouest.

1846. Les conditions de Wilmot (Wilmot Proviso).—David Wilmot, représentant la Pennsylvanie, proposa au Congrès que, en cas d'acquisitions de nouveaux territoires par traité avec le Mexique, "aucun esclavage, ou servitude involontaire, excepté pour crime avéré, ne devait subsister en aucune partie des dits territoires." Cette condition, nommée "Wilmot Proviso," adoptée à la Chambre, mais rejetée par le Sénat, fut un des jalons qui marquèrent le progrès de l'anti-esclavagisme.

1846-1848. La Guerre mexicaine.—L'annexion du Texas avait fait naître des difficultés avec le Mexique au sujet des frontières ; en avril 1846, un conflit eut lieu sur le Rio Grande entre les Mexicains et les troupes des Etats-Unis. Le Président déclara immédiatement que la "guerre existait par le fait du Mexique," et le Congrès vota les secours nécessaires. Une vigoureuse campagne fut entreprise sous les ordres du général en chef Winfield Scott. Des batailles eurent lieu à Palo Alto, Monterey, Buena Vista, Vera Cruz, Cherubusco, Molino del Rey et autres points, enfin devant la ville de Mexico, qui fut obligée de se rendre au général Scott le 14 septembre 1847. La guerre se termina par un traité signé à Guadalupe Hidalgo en février 1848. Le Rio Grande fut reconnu comme limite entre le Mexique et les Etats-Unis, et le Nouveau-Mexique et la

Californie furent cédés au vainqueur. Cette guerre fut une école d'apprentissage où se formèrent un grand nombre de jeunes officiers qui plus tard se distinguèrent dans la guerre de Rébellion.

1847. Les Mormons.—Depuis un certain nombre d'années, une secte connue sous le nom de Mormons, s'était formée à Nauvoo, dans l'Illinois. Leurs doctrines et leurs pratiques devenant gênantes pour le public, on les chassa, en partie par des lois, en partie par les armes, et ils allèrent dans l'Utah sous la conduite de Brigham Young. Salt Lake City fut fondée, et un an ou deux après un Etat fut organisé sous le nom de Deseret.

1848. La fièvre de l'or.—Presque aussitôt que la Californie fut cédée, on découvrit qu'elle renfermait de l'or. Cette nouvelle produisit un mouvement prodigieux et des milliers d'aventuriers se lancèrent vers cette région presque inconnue.

1848. Le Wisconsin est admis dans l'Union : c'est le 30e Etat.

1848. Le parti de la Liberté du sol. (Free Soil Party).—L'agitation produite par le fameux "Wilmot Proviso" amena cette année la formation d'un nouveau parti politique dévoué à l'idée "d'un sol libre pour un peuple libre", d'où son nom de *Free Soil Party*. Les "Free Soilers" tinrent une convention à Buffalo, au mois d'août 1848, ils nommèrent Martin Van Buren président et Charles Francis Adams vice-président. Le nouveau parti attira à lui les Whigs et les démocrates qui sympathisaient avec les idées anti-esclavagistes et fut le germe du parti Républicain actuel.

XII. ADMINISTRATION DE TAYLOR

Zacharie Taylor, de la Louisiane, président : 1849-1850.

Millard Fillmore, de New-York, vice-président : 1849-1850.

Le Président Taylor mourut un an après son élection ; mais sa courte administration vit la lutte s'acharner de plus en plus sur la question de l'esclavage ; quelques arrangements furent faits au moyen de compromis entre le Nord et le Sud, dans l'espoir d'un rapprochement qui ne se fit pas.

1849. La Constitution de la Californie.—La Californie ayant rapidement acquis une nombreuse population, des démarches furent faites par ses habitants pour ériger son territoire en Etat. A cet effet, on fit une Constitution qui fut adoptée. Cette Constitution prohibait l'esclavage.

1850. La Californie fut admise dans l'Union et forma le 31e Etat ; mais ce ne fut qu'après une lutte violente dans le Congrès et par le moyen de compromis, et surtout par les efforts de Henry Clay. Les principales mesures prises dans le compromis étaient : un gouvernement territorial accordé à l'Utah et au Nouveau-Mexique, la question de l'esclavage abandonnée à la décision des habitants ; l'abolition de l'esclavage dans le District de Colombie ; la passation d'une loi plus sévère pour le retour des esclaves fugitifs à leurs maîtres. Il y eut une grande opposition à ce compromis de la part des membres du Congrès tels que Charles Sumner et John P. Hale ; mais M. Webster et d'autres hommes influents du Nord le soutinrent et remportèrent la victoire.

1850. Le Président Taylor meurt le 9 juillet et le vice-président Fillmore lui succède.

1850. Population des Etats-Unis : 23,000,000 d'habitants.

XIII. ADMINISTRATION DE FILLMORE.

Millard Fillmore, de New-York, président : 1850-1853.

L'administration de Fillmore est remarquable par le support qu'il donne à la loi concernant les esclaves fugitifs (*Fugitive Slave Law*), et par les mesures conciliantes qu'il tenta entre les partisans de l'esclavage et les anti-esclavagistes.

1850. La loi des esclaves fugitifs. — Cette loi reçut la signature du Président en septembre 1850, elle fut en force immédiatement avec les autres mesures du compromis dû à Henry Clay. Cette loi était odieuse à la plupart des hommes du Nord, et il fut très difficile de l'appliquer dans certaines contrées. La publication de "*La Case de l'Oncle Tom*" (*Uncle Tom's Cabin*) par Madame Stowe, se fit peu après ; ce roman exerça une grande influence et augmenta encore l'opposition contre l'esclavage.

1850. Le traité Bulwer-Clayton. — On nomma ainsi les négociations faites à Washington entre le baron Henry L. G. Bulwer, ambassadeur anglais résident, et John Clayton, Secrétaire d'Etat du Président Taylor, au sujet de l'arrangement de certains droits et privilèges ayant rapport au canal de communication à travers l'Amérique centrale.

1851. Cuba et les flibustiers. — Le général Lopez mena une bande de flibustiers de New-Orleans à Cuba, dans le but d'aider les Cubains qui se révoltaient pour secouer le joug de l'Espagne. L'expédition manqua, et Lopez ainsi qu'un grand nombre de ses compatriotes payèrent de leur vie cette témérité.

1851. Louis Kossuth visite les Etats-Unis.

1852. La campagne présidentielle cette année fut très agitée. Contre Pierce et King, candidats démocrates à la Présidence et Vice-Présidence, les Whigs opposèrent le général Scott et William R. Graham. Daniel Webster avait été poussé fortement par ses amis à se présenter à la place de Scott, mais il mourut avant l'élection. Les "*Free Soilers*" présentèrent John P. Hale et Georges W. Julian. Le vote populaire donna en novembre les résultats suivants :

Pierce et King (Démocrates)	1,587,256 voix.
Scott et Graham (Whigs)	1,384,577 "
Hale et Julian (Free Soilers)	157,296 "

XIV. ADMINISTRATION DE PIERCE.

Franklin Pierce, du New-Hampshire, président : 1853-1857.

William R. King, d'Alabama, vice-président : 1853-1857.

Pierce entra au pouvoir avec la détermination de supprimer par tous les moyens possibles aucun retour d'agitation de la question anti-esclavagiste. C'est là ce qui distingua sa politique.

1853. Achat de l'Arizona. — Des difficultés survenues avec le Mexique au sujet des frontières furent bientôt réglées par James Gadsden, ambassadeur des Etats-Unis à Mexico. Une des clauses du traité fut l'achat de l'Arizona que le Mexique vendit pour la somme de \$10.000.000.

1853. Projet de chemin de fer. — Jefferson Davis, secrétaire du Département de la guerre, envoya des expéditions pour étudier différentes routes proposées pour un chemin de fer reliant l'Intérieur à la côte du Pacifique.

1854. Le Bill du Kansas-Nebraska. — Par les efforts du sénateur Stephen A. Douglas, de l'Illinois, le Congrès passa en mai un *bill* pour l'admission des nouveaux Etats du Kansas et du Nebraska. Par les termes de ce *bill*, le compromis du Missouri de 1820, qui avait prohibé l'esclavage au-delà du 36° 30' nord, fut rappelé, et la ques-

tion de l'esclavage laissée à la décision du peuple dans les États proposés. Cette mesure produisit une grande indignation dans le Nord, et le parti anti-esclavagiste lutta vigoureusement contre les partisans de l'esclavage, pour la possession du pouvoir dans les nouveaux États dont les colons étaient venus du Nord et du Sud. Les deux partis firent une Constitution et organisèrent un gouvernement ; il y eut des collisions, des massacres, du pillage. A Ossawattomie, John Brown livra une véritable bataille contre les envahisseurs du Missouri. Finalement les anti-esclavagistes remportèrent la victoire.

1854. Traité avec le Japon.— Le commodore Matthew C. Perry, commandant une escadre des États-Unis, négocia avec le Japon, en 1854, un traité par lequel, pour la première fois peut-être dans l'histoire, les ports de ce pays furent ouverts au commerce avec l'étranger.

1856. "Know-Nothingism".— On donna ce nom à un nouveau parti qui se forma pour faire opposition à toute influence étrangère, spécialement à l'influence catholique romaine.

1856. L'Orateur Banks.— Un incident mémorable du conflit politique de ce temps fut l'élection de l'Honorable N. P. Banks, du Massachusetts, (autrefois démocrate) comme Orateur (Speaker) de la chambre des Représentants. Son élection fut effectuée au 133^e ballottage, après une contestation de deux mois ; elle fut une victoire très importante pour le parti anti-esclavagiste.

1856. Un assaut sur Sumner.— Le 22 mai, Charles Sumner, sénateur du Massachusetts, fut attaqué sur son siège par Preston S. Brooks, membre de la Chambre des Représentants, de la Caroline du Sud. Charles Sumner avait prononcé un discours énergique, dans le cours duquel il avait flagellé l'esclavage, ses champions et ses actes en termes violents. Brooks se précipita sur lui et le frappa si rudement d'une grosse canne, qu'il lui infligea des blessures graves dont Sumner ne se rétablit jamais complètement.

1856. La campagne présidentielle de cette année vit encore trois partis se disputer le pouvoir. Les démocrates présentèrent James Buchanan et John C. Breckenridge ; le parti Américain ou "Know-Nothing party" présenta l'ex-président Fillmore et Andrew J. Donnelson ; enfin les Républicains anti-esclavagistes présentèrent John C. Fremont et William L. Dayton. Le vote populaire se répartit ainsi :

Buchanan et Breckenridge (démocrates) 1,838,169 voix.

Fremont et Dayton (Know-Nothing) 1,341,264 "

Fillmore et Donnelson (Républicains) 874,534 "

(A suivre)

H. NANSOT.

ÉTUDE SUR LE PRONOM

(Suite)

PRONOMS RELATIFS.—Les pronoms *relatifs* remplacent un nom (ou un pronom) qui précède et le mettent en *relation* avec la proposition qui suit :

L'enfant qui travaille est récompensé.

Ils jouent en même temps le rôle de *pronoms* et celui de *conjonctions*. De là vient qu'on les appelle aussi *pronoms conjonctifs*.

On les appelle *conjonctifs* parce qu'ils *joignent* une proposition à un mot.

Dieu, qui sait tout, connaît nos plus secrètes pensées.

On les appelle *relatifs* parce qu'ils mettent une proposition complémentaire en *relation* avec un mot.

De toutes les œuvres de Racine, Athalie est *celle que* je préfère.

ANTÉCÉDENT.—Le *nom* (ou le *pronom*) remplacé par le pronom conjonctif s'appelle *antécédent* ; la proposition qui suit est le complément de l'antécédent :

Votre *frère que* j'ai rencontré m'a raconté la chose.

Dans cette proposition, *que* a pour *antécédent* le nom *frère* ; la proposition j'ai rencontré avec son compl. dir. *que* est *complément explicatif de frère*.

Il est très important de savoir reconnaître l'antécédent, car le pronom relatif est toujours du *même genre*, du *même nombre* et de la *même personne* que son *antécédent*. L'importance est d'autant plus grande que, à l'exception de *lequel*, les pronoms relatifs sont invariables. Les pronoms relatifs sont :

Qui, que, quoi, dont, où, lequel.

LEQUEL varie en genre et en nombre. Comme il est composé de l'*article* et du mot. *quel* combinés, il varie dans ses deux parties :

lequel, laquelle, lesquels, lesquelles.

QUI, QUE, QUOI et LEQUEL servent quelquefois à interroger ; on les nomme alors *pronoms interrogatifs* :

Qui frappe ? *Que* dites-vous ? *A quoi* pensez-vous ? *Lequel* est venu ?

FONCTION DES PRONOMS RELATIFS.—Les pronoms *relatifs* sont toujours compléments. *Un seul*, le pronom *qui* est employé comme *sujet*.

REMARQUES I. Le pronom *lequel* peut remplacer les autres pronoms *qui, que, etc.* ; il est tantôt *sujet* (s'il remplace *qui*), tantôt *complément* :

On appela un nouveau médecin près de la malade, *lequel* (qui) prescrivit un nouveau traitement. Ici *lequel* est *sujet de prescrivit*.

Voici l'arbre sur *lequel* était perché le corbeau.

Dans ce second exemple, *lequel* est *complément circonstanciel de perché*.

II. Avec le pronom *qui*, il faut faire attention à l'accord du *verbe* :

C'est moi *qui* l'ai et non *qui* l'a.

C'est toi *qui* chantes et non *qui* chante

C'est nous *qui* parlons et non *qui* parlent

Ce n'est pas moi *qui* me ferai reprendre et non *qui* se fera reprendre.

EMPLOI DES PRONOMS RELATIFS :

QUE, DONT.—Les pronoms *que* et *dont* s'emploient toujours seuls, les autres s'emploient seuls ou avec des prépositions.

A quoi, d'où, par lequel, à qui, etc.

LEQUEL, LESQUELS.—Dans les pronoms *lequel, lesquels*, l'*article* se contracte avec la préposition *à* ou *de* qui précède ; de sorte qu'on dit :

<i>auquel</i>	pour <i>à lequel</i>
<i>auxquels, auxquelles</i>	“ <i>à lesquels, à lesquelles</i>
<i>duquel</i>	“ <i>de lequel</i>
<i>desquels, desquelles</i>	“ <i>de lesquels, de lesquelles</i> .

LEQUEL. QUI.—Lorsqu'il pourrait y avoir équivoque, on emploie *lequel* pour *qui* :

Ne dit pas : La *vallée du fleuve qui* est fort large (équivoque). Dites selon le cas :

La *vallée du fleuve lequel* est fort large

ou La *vallée du fleuve laquelle* est fort large.

En parlant des personnes on peut employer le pronom *qui* ou le pronom *lequel* :

La personne *à qui* vous parlez.

ou : La personne *à laquelle* vous parlez.

Mais lorsqu'on parle des choses on doit se servir de *lequel* :

La science *à laquelle* nous devons cette découverte.

et non : La science *à qui* nous devons cette découverte.

QUI, QUICONQUE.—*Qui* peut s'employer pour *quiconque* : il est alors pronom indéfini, et (comme *quiconque*) remplit deux fonctions :

Qui sert bien son pays n'a pas besoin d'aïeux.

DONT, OÙ.—Ces deux pronoms marquent l'extraction, l'origine. On emploie *dont* lorsqu'il s'agit des *personnes* ou des *choses* :

La race *dont* nous descendons.

L'*affaire* *dont* il s'agit.

On emploie *d'où* lorsqu'il s'agit des *lieux* :

L'arbre d'où je descends.

La ville d'où je viens.

PLACE DES PRONOMS RELATIFS.—Les pronoms relatifs doivent être placés *le plus près possible de leur antécédent*, afin d'éviter la confusion ou l'équivoque.

En comparant les deux phrases suivantes composées des mêmes mots, on comprendra facilement la nécessité de ce précepte.

J'ai trouvé dans ces ouvrages des *pages* fort belles *qui* m'ont charmé.

J'ai trouvé des pages fort belles dans ces *ouvrages* *qui* m'ont charmé.

Dans la première l'antécédent de *qui* est *pages* ; dans la seconde l'antécédent de *qui* est *ouvrages*. Le sens est bien différent.

H. NANSOT.

HISTOIRE NATURELLE

LES REPTILES

I. LES SERPENTS

Avez-vous vu des serpents ? Du moins, vous en avez vu représentés sur des images ; vous savez donc que le corps des serpents est allongé, rond, et se termine par une queue effilée. Ils n'ont point de pattes, et, chose étrange, ils n'en sont pas moins agiles. Ils ne marchent point : ils rampent, et rampent très vite, en se glissant sur le ventre, et en roulant en courbes leur long corps flexible.

Si vous voulez avoir une idée des mouvements des serpents, posez à terre une corde à sauter dont vous tiendrez seulement un bout. Secouez-la un peu vivement à droite et à gauche, et vous la verrez serpenter sur le sol.

Les serpents montent aussi fort bien dans les arbres, en s'enroulant autour du tronc et des branches.

Les serpents ont la peau écailleuse. Leur tête est petite, et ressemble un peu à celle du lézard ; on ne leur voit ni nez saillant, ni oreilles saillantes ; mais ils ont de petits yeux très brillants.

On divise les serpents en deux groupes : ceux qui sont venimeux, et ceux qui ne le sont pas.

La couleuvre, qu'on rencontre dans les marais, sous l'herbe humide, et beaucoup d'autres serpents qui se trouvent dans notre pays, ne sont pas venimeux.

Mais il y a des serpents qu'il est dangereux de rencontrer sur sa route. Ils ne *piquent* pas avec un *dard*, comme vous l'entendez peut-être dire ; c'est une erreur cela, mes enfants. Les serpents n'ont pas de dard ; mais certaines espèces ont de longues dents venimeuses. Quand on est mordu par ceux-là on devient très-malade, et souvent on en meurt.

Les serpents venimeux se trouvent presque tous dans les pays chauds. Dans notre pays il n'y a qu'une espèce de serpents venimeux : c'est la *vipère* (qu'on nomme quelquefois l'*aspic*) ; on la rencontre dans les taillis et dans les lieux arides.

Toutes ces bêtes, venimeuses ou non, les couleuvres comme les vipères, mangent ordinairement de petits animaux, tels que les rats, les grenouilles, etc.

Comment avancent les serpents ?

Peuvent-ils aller vite, en rampant ainsi ?

Peuvent-ils monter aux arbres ?

Décrivez le serpent.

Le serpent a-t-il un dard ?

Tous les serpents sont-ils venimeux ?

Citez un serpent qui n'est pas venimeux.

Citez un serpent venimeux.

Les serpents sont-ils carnivores ?

II. LE LÉZARD ET LA TORTUE

Nous vous avons déjà parlé précédemment du lézard qui rampe, lui aussi, bien qu'il ait de petites pattes ; et de la tortue, qui rampe aussi mais très-lentement, emportant avec elle sa maison.

En quoi donc est-elle fabriquée la maison de la tortue ? Est-ce elle qui se la construit ? Comment s'y prend-elle ?

Cette maison, c'est tout simplement la peau de l'animal, durcie de manière à



Le lézard

former une enveloppe qui le protège. Il y a des tortues qui vivent dans l'eau ; celles-là ont nécessairement les pattes palmées ; les petites que vous connaissez peut-être vivent sur la terre, et se nourrissent d'herbe et de vermisseaux.

Décrivez le lézard.

Décrivez la tortue.

De quoi est formée l'enveloppe solide de la tortue ?

Comment appelle-t-on cette enveloppe ?

Y a-t-il des tortues qui vivent sur la terre, et d'autres qui vivent dans l'eau ?

Les lézards et les tortues sont-ils des reptiles ?

Les reptiles font-ils des œufs ?

RÉSUMÉ DE LA CLASSE DES REPTILES.

Les serpents qui n'ont pas de pattes, les lézards qui en ont quatre, les tortues qui sont enveloppées d'une écaille, tous animaux *rampants*, malgré leur différence de forme, appartiennent à la classe des REPTILES. Les reptiles, comme les oiseaux, font des œufs.

LES BATRACIENS

Quand vous êtes allés à la campagne, il vous est arrivé de vous approcher d'un étang ou d'une petite mare. Tout à coup, quelque chose sautait sur l'herbe, et plongeait vivement dans l'eau, si vivement que vous aviez à peine le temps de voir ce que c'était : c'était une grenouille.

Mais après avoir disparu sous l'eau, cette grenouille revenait bientôt à la surface, et vous voyiez sa tête aplatie, et ses gros yeux, reparaitre entre les herbes qui couvrent la surface de l'étang.

C'est que la grenouille, qui plonge si bien et qui nage si rapidement à l'aide de ses pattes palmées, ne peut rester longtemps sous l'eau : elle s'y noierait. Elle est obligée de revenir à la surface pour *respirer* ; il faut qu'elle remplisse d'air ses poumons, comme le font tous les animaux qui vivent sur la terre.

Vous vous souvenez qu'avant d'être grenouille parfaite, lorsque, tout petit animal, elle avait la forme de *lézard*, elle restait toujours dans l'eau, et ne venait jamais respirer au dehors. C'est qu'alors elle était organisée pour respirer dans l'eau, à la manière des poissons. Mais en même temps qu'il lui a poussé des pattes, elle a perdu cette faculté ; et devenue grenouille, elle ne peut plus se passer de venir respirer au dehors.

Nous pourrions vous en dire autant des crapauds, qui ressemblent tant aux grenouilles et qui vivent dans la terre humide. Vous avez peut-être entendu dire que le crapaud est venimeux à la manière des serpents, c'est une erreur ; le crapaud n'est pas dangereux, mais il est *visqueux* ; et si vous le touchiez, vos mains pourraient se couvrir de petits boutons qui vous feraient souffrir.

Le crapaud est laid, cela n'est pas sa faute, mais il nous est utile. Il mange les vermisseaux et les insectes nuisibles à nos récoltes, et nous rend ainsi le même service que les petits oiseaux.

La salamandre est un autre petit animal qui ressemble au lézard, et qui pourtant n'est pas du tout de la même famille. La salamandre vit dans l'eau comme la grenouille ; et comme la grenouille, elle a été têtard au commencement de sa vie.

A cause de cette ressemblance, on réunit tous ces animaux, et d'autres encore, dans une classe qu'on appelle la classe des *Batraciens*.

De même que les oiseaux et les reptiles, les *Batraciens* font des œufs.

La grenouille peut-elle rester longtemps sous l'eau ?

Pourquoi faut-il qu'elle revienne à la surface ?

Quand elle était têtard, pouvait-elle rester toujours sous l'eau ?

Les têtards peuvent-ils respirer sous l'eau à la manière des poissons ?

Comment nomme-t-on les animaux qui ont d'abord été des têtards ?

Citez quelques *batraciens*.

Le crapaud est-il venimeux comme une vipère ?

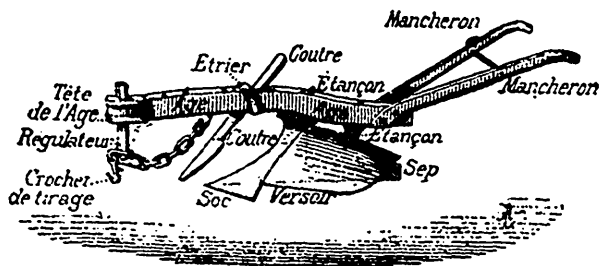
Peut-on le toucher sans danger ? Le crapaud est-il utile ?

Les *Batraciens* font-ils des œufs ?

LEÇON DE CHOSES

LES TRAVAUX DES CHAMPS

CHARRUES, DIVERSES PIÈCES DE LA CHARRUE



CHARRUE DÉCOMPOSÉE (Araire en bois).

La traction de la charrue se fait à la tête de l'âge par le *crochet de tirage*, le *régulateur* placé au même endroit sert à déterminer la largeur et la profondeur du labour. L'âge est une flèche de bois à laquelle se trouvent fixées toutes les pièces de l'appareil et que terminent les *mancheçons* que tient le laboureur pour diriger la marche de l'instrument. Le *coudre* a la forme d'un couteau et sert à couper la bande de terre verticalement ; le *soc* la coupe horizontalement, le *versoir* la soulève, la retourne et l'incline. Le *sep*, sur lequel appuie la charrue, glisse au fond de la raie. Le *coudre* est fixé à l'âge par l'*étrier*, le *soc*, le *versoir* et le *sep* par les *étançons*.

1. La charrue est le principal instrument dont on se sert pour la culture du sol.
2. Elle se compose des parties suivantes : l'âge, longue flèche de bois qui porte en arrière les autres pièces, et qui reçoit en avant l'impulsion donnée par les animaux ; le *sep*, qui peut être en bois dur, en fer, en fonte, qui supporte le *soc* et glisse au fond du sillon ; le *coudre*, placé devant le *soc*, et qui ouvre la terre verticalement ; le *soc*, qui la coupe en dessous et la soulève ; le *versoir* qui la renverse par le côté.
3. Il y a, en outre, les *étançons*, qui relient le *sep* à l'âge, et les *mancheçons*, qui servent à diriger et à maintenir la charrue.
4. Toutes ces pièces doivent être adaptées les unes aux autres solidement.
5. Le bois destiné à la confection des charrues doit être sec, dur, et autant que possible léger.

Une belle carte de la Province de Québec

L'honorable Secrétaire de la province vient de nous adresser la carte que le gouvernement de Québec a fait récemment préparer. Cette carte est approuvée par le Conseil de l'Instruction publique, et elle sera distribuée gratuitement dans toutes les écoles de notre province. Au point de vue pédagogique, cette nouvelle carte nous semble parfaite.

Les titulaires des écoles devront en avoir grand soin et l'exposer dans un endroit accessible à tous les élèves.

VARIETES

Revue littéraire

Vie de la Vénérable Mère D'YOUVILLE, fondatrice des Sœurs de la Charité de Montréal, suivie d'un historique de son Institut, par Madame JERRÉ. - CADIEUX & DÉROME, éditeurs, Montréal.

On serait peut-être tenté de penser— et l'auteur lui-même sans doute inclinerait à le croire— que Paris n'est pas par excellence le lieu propice à la lecture et à la méditation d'un pareil ouvrage. La province semble offrir une retraite plus sûre aux édifiantes pensées, avec son grand calme et ses rues silencieuses autour de la Cathédrale.

Le contraste entre ce pieux monde disparu, ou du moins modifié par l'altération de ce qui constituait sa toute-puissance, et la vie moderne qui, ainsi qu'il est convenu de le dire, a son foyer— son théâtre plutôt— à Paris, est, au contraire, je le crois, favorable à ce genre de lectures.

Au milieu de ce tumulte endiablé que font autour de nous les choses et les idées du jour, on se sent heureux, et comme rajeuni, de revenir aux sources pures du sentiment religieux, au mirage éternel qui enveloppe le passé ; tandis que dans la solitude prolongée, la monotonie grave des lieux restés en dehors du mouvement contemporain, l'esprit, le mauvais esprit, est porté, dans l'exaspération du silence, à prêter à l'*aujourd'hui* le charme, l'attrait, qui n'appartiennent qu'à l'*autrefois*.

Générale ou toute personnelle, cette impression intime indique dans quelles dispositions d'âme j'ai ouvert ce livre, que recommandait à mon zèle l'affectueux respect que je porte depuis tant d'années à l'auteur, et la vieille amitié qui me lie à son mari, mon compagnon d'illusions. Et de suite, en m'enfermant dans le sanctuaire que remplit la figure bénie de la mère d'Youville, je me suis senti pris d'une attention si entière pour la sainte personne et ses grandes actions, si soutenue, que c'est bien en vain que les bruits du jour auraient tenté de pénétrer dans mon esprit, ou que ces frivoles ouvrages que fait naître à chaque heure l'actualité auraient cherché à distraire mes regards. J'étais entraîné bien loin du siècle, dans ce Canada d'un autre âge, qui, sous l'égide de la fille aînée de l'Eglise, a vu passer un long cortège de saintes, de martyrs, dont la mémoire n'est pas moins honorée chez nous que celle de Champlain et de Montcalm : honorée et bénie dans toutes ces églises et ces monastères que la France a laissés après elle, qui continuent son influence, perpétuent ses bienfaits, plus assidûment, plus sûrement encore, que le reflet des grands événements sur notre histoire. L'encens qu'on brûle dans tous ces cloîtres monte chaque jour vers le ciel, s'élève et plane au-dessus des fumées de la gloire. Le culte qu'on y rend à ces saintes mémoires est incessant : pas un jour ne se passe sans qu'on prie auprès de ces images bénies ; et ce n'est que dans les grands jours, à intervalles éloignés, qu'on célèbre les grands hommes.

Même à un point de vue tout humain, si l'on tient à ce qu'on rende constant hommage à vos vertus, il est encore plus sûr d'être saint que héros. La religion, par ex-

cellence française, a survécu à tout ce qui dans l'influence française était périssable, et sa prise sur les âmes sauvegarde à jamais ce qui reste de la France sur notre sol.

Et ce livre, j'en ai subi d'autant mieux le charme que l'auteur, avec une exquise sensibilité, en a banni les récits des luttes entre civilisés et sauvages. Ce sont toujours les nôtres qui souffrent, qui soulagent et consolent : cela les honore davantage que le sang versé.

L'Histoire, telle que l'ont comprise les historiens les plus illustres, n'est qu'un long récit de batailles.

Que ne nous parle-t-on quelquefois des saintes femmes comme la Mère d'Youville, ou des braves gens qui travaillaient obscurément et préparaient l'avenir, ou des esprits délicats qui polissaient les mœurs, ou des élites qui élevaient les esprits ?

Cette vie de la Mère d'Youville est admirable, et admirablement racontée, d'un style qu'on peut louer sans blesser la modestie de l'auteur, car il n'est que le reflet des piétés qu'il revêt d'un voile gracieux. Il est comme le langage naturel de toutes les vertus, leur émanation directe et pure. Rien ne vient troubler le cours harmonieux d'un récit où toujours les grâces mortelles s'abritent sous l'aile des grâces célestes. Plus heureuse que des renommées plus éclatantes, la Mère d'Youville a trouvé pour nous faire connaître sa vie et nous la faire aimer, une âme sœur de la sienne. Monseigneur Bruchési, dans la belle lettre qu'il a adressée à Madame Jetté, lui a rendu ce témoignage que les congrégations romaines avaient admiré les réponses qu'elle avait faites, dans le procès en canonisation de la vénérable Mère d'Youville, et qui n'étaient que les préclodes de ce livre recueillis par quelques religieux, dans la petite chapelle de l'Archevêché de Montréal.

Tout se tient, tout s'enchaîne dans ce livre de piété, qui est en même temps un livre d'histoire. En signaler en particulier, en détacher un chapitre, serait un acte profane ; ce serait un peu comme si l'on faisait une distinction et un choix entre les vertus et les belles actions de la sainte héroïne. Laissons tous ces feuilletts à leur place, dans la trame solide et pure de ce beau livre.

L'œuvre de Madame d'Youville dite des *Sœurs Grises* a grandi avec le temps et n'a cessé de se développer.

Elle s'étend aujourd'hui de Québec et de Montréal aux Rocheuses. A combien de misères et d'infirmités elle a porté secours depuis son humble fondation ! le cœur se remplit d'émotion et d'humaine reconnaissance lorsqu'on y songe.

La Mère d'Youville était née au Canada, à la différence de la plupart des fondatrices d'œuvres, nées en France. Sa mémoire nous est à ce titre particulièrement chère, sans établir pour cela de distinction entre les saints personnages, non plus qu'entre les héros, de l'ancienne et de la nouvelle France. Et c'est aujourd'hui la femme du Lieutenant-Gouverneur de la province de Québec qui sollicite pour elle la consécration romaine, tout comme si rien n'était changé depuis le temps où les Gouverneurs étaient nommés par La Majesté très chrétienne, et s'appelaient Champlain ou Frontenac.

HECTOR FABRE.
(Du Paris-Canada).

GUERRE A L'IVROGNERIE

Tout le monde sait les ravages que l'ivrognerie fait dans notre pays. C'est donc un devoir pour les instituteurs et les institutrices d'inspirer aux enfants une profonde horreur envers ce vice qui est la cause de presque tous les malheurs domestiques.

A cette fin, nous reproduisons de *L'Instruction primaire*, de Paris, la belle page suivante qui accompagne la gravure ci-jointe :

« Voyez cet alcoolique sortant du débit de liqueurs. Grand, fortement charpenté, il pouvait être un homme robuste, un citoyen capable de rendre de bons services à son pays. Mais l'alcool a ruiné sa constitution. Tel vous le voyez sur cette gravure, tel il est toujours. Car il ne s'agit pas ici d'un simple cas d'ivresse, qui peut se dissiper en quelques heures, il s'agit de l'*alcoolisme*, c'est-à-dire d'une maladie continue, souvent incurable, provoquée par l'usage répété de l'alcool.



CE QUE DEVIENT L'IVROGNE.

Vous voyez cette attitude vacillante, cet air hagard. Examinez dans ses détails cette physionomie : ce regard hébété, ce front chargé de rides avant l'âge, ce rictus inquiétant de la bouche. Quelle trace y reste-t-il de l'intelligence, de la raison humaine ? Aucune. D'un homme, l'alcool a fait une brute.

Cet être, au lieu de payer sa dette à la société en lui apportant sa part de services, tombe au contraire à la charge commune.

A-t-il une femme ? des enfants ? On est effrayé à la pensée de lui savoir une famille. Quelle désolation pour une femme, quel affreux spectacle pour des enfants !

Jeunes écoliers, qui êtes l'espérance, l'avenir même du pays, voudrez-vous un jour ressembler à cet homme ? Non certes, cette seule idée vous fait horreur. Eh bien ! fuyez comme la peste ce terrible poison, l'alcool, qui meurtrit tous les organes du corps et détruit l'intelligence !

E. BOCQUILLON '.

(De *L'Instruction primaire.*)

COURS ILLUSTRÉ D'HISTOIRE DU CANADA

VII

M. D'AILLEBOUST (*Suite et fin.*)



Marie de l'Incarnation se livre à l'étude des langues sauvages.

Le 16 de mars 1649, un parti de mille Iroquois tomba brusquement sur la bourgade de Saint-Ignace avant qu'il fit jour. Il ne s'y trouvait alors que quatre cents personnes, et on n'y faisait aucune garde : aussi les assaillants n'eurent-ils d'autre peine que celle de mettre le feu aux palissades, et d'égorger des gens endormis ou qui n'avaient pas eu le temps de se reconnaître. Il ne se sauva que trois hommes, qui allèrent donner l'alarme à la bourgade voisine, appelée Saint-Louis. Ici les Iroquois furent repoussés jusqu'à deux fois ; mais, à la faveur d'un grand feu de mousqueterie, qui abattit les plus braves des assiégés, un gros d'Iroquois s'attacha à un endroit de la palissade, y fit brèche, et donna passage à toute la troupe. Ce ne fut plus alors qu'une boucherie, et tous les Hurons furent bientôt mis hors de combat. Les Pères Jean de Brébœuf et Gabriel Lalemant, neveu des Pères Charles et Jérôme Lalemant, s'étaient postés chacun à une des extrémités de l'attaque, et ils furent toujours aux endroits les plus exposés, uniquement occupés à soutenir le courage de leurs néophytes, et à baptiser les mourants. Ils furent faits prisonniers avec tous les Hurons

qui n'étaient point tombés dans la mêlée, et on leur fit souffrir les tourments les plus horribles.

Après de si rudes échecs, les Hurons désespérèrent absolument de se soutenir. En moins de huit jours, toutes les bourgades des environs de Sainte-Marie se trouvèrent désertes. Ceux mêmes qui restaient dans cette bourgade, n'osant sortir, parce qu'ils ne doutaient point que les Iroquois ne tinsent encore la campagne, se virent bientôt en proie à la famine, et prirent le parti de se réfugier dans l'île de Saint-Joseph, fort peu éloignée du continent où ils étaient. La bourgade de Saint-Jean dont les habitants n'avaient pu se décider à quitter le pays, et qui comptait à elle seule plus de six cents familles, eut bientôt le sort de toutes les autres. On y apprit que trois cents Iroquois étaient en campagne, et, pour leur montrer qu'on ne les craignait point, tous ceux qui étaient en état de porter les armes, se mirent en devoir de les aller chercher. L'ennemi fut instruit de cette imprudente démarche, passa par des chemins détournés, et arriva à la pointe du jour à la vue de Saint-Jean. Tout fut mis à feu et à sang. Le P. Garnier mourut (7 décembre 1649) au milieu de ses néophytes, dans l'exercice de son ministère.

Parmi les Hurons qui échappèrent au désastre général, les uns se donnèrent aux vainqueurs, et furent incorporés à la nation iroquoise ; les autres descendirent à Québec, se mettre sous la protection des Français et de leur père Ononthio. Rien, ce semble, n'était plus aisé que de les mettre en état d'avoir le nécessaire sans être à charge à la colonie, qui aurait pu même avec le temps en tirer quelque avantage, et le P. Jérôme Lalemant, supérieur général des missions, fit exprès le voyage de France pour en traiter avec les directeurs de la compagnie des Cent-Associés. Il eut beau représenter de quelle importance il était de ne pas laisser périr tant de chrétiens qui venaient se jeter dans leurs bras, combien il était facile de pourvoir à leur subsistance, de quelle ressource ils pouvaient être soit pour l'augmentation du commerce, soit pour la défense du pays ; il ne put se faire écouter.

Les Hurons, de leur côté, ne se virent pas plutôt sous le canon de Québec, qu'ils passèrent de l'excès du découragement à celui de la présomption ; ils se crurent désormais invincibles, et quoiqu'ils n'eussent parmi eux que très peu de guerriers, ils ne se proposèrent rien moins que de rendre aux Iroquois tout le mal que ceux-ci leur avaient fait. Ils engagèrent les habitants de Sillery à se joindre à eux ; les Algonquins des Trois-Rivières grossirent encore la troupe, et cette armée toute composée de chrétiens marcha contre les Agniers. Comme ils approchaient du village où ils avaient résolu de faire leur première attaque, un Huron et un Algonquin furent détachés pour aller à la découverte. Ces deux hommes s'étant séparés, le Huron tomba dans un parti iroquois, et, pour sauver sa vie, ne fit point difficulté de trahir sa nation et ses alliés. Il eut même la perfidie de servir de guide aux Agniers, qui allèrent au-devant des chrétiens, et les trouvèrent tous endormis. Ceux-ci ne s'éveillèrent qu'au bruit d'une décharge de mousqueterie, et, comme les Iroquois avaient eu le temps de choisir ceux sur qui tomberaient leurs premiers coups, les plus braves des confédérés restèrent morts sur la place, avant qu'aucun de leur troupe eût pu courir aux armes. Ils furent tous tués, ou pris, et brûlés, à l'exception de deux, qui rapportèrent les circonstances de cette triste aventure.

ENSEIGNEMENT PRATIQUE

INSTRUCTION RELIGIEUSE

CATECHISME

CHAPITRE SEPTIÈME *Suite*

De l'Incarnation et de la Rédemption

83. Q. Le Fils de Dieu s'est-il fait homme aussitôt après le péché de nos premiers parents ?

R. Non, il leur fut alors seulement promis comme Rédempteur.

— Le Fils de Dieu ne s'est fait homme qu'environ quatre mille ans après le péché de nos premiers parents.

84. Q. Comment ceux qui vivaient avant l'Incarnation du Fils de Dieu ont-ils pu se sauver ?

R. Ceux qui vivaient avant l'Incarnation du Fils de Dieu ont pu se sauver par la *foi au Rédempteur* à venir, et par l'*observation de la loi naturelle* écrite dans leur cœur, avec la *grâce accordée en vue du Rédempteur* futur.

— Par la *foi au Rédempteur*, c'est-à-dire en croyant fermement que Dieu enverrait le Rédempteur comme il l'avait promis, et en l'attendant avec confiance.

Par l'*observation de la loi naturelle*, c'est-à-dire en évitant de faire ce qu'ils savaient être mal et en pratiquant ce qu'ils savaient être bien.

La *grâce accordée en vue du Rédempteur futur*, signifie le secours que Dieu accordait aux hommes par avance et que Jésus-Christ devait mériter plus tard par sa vie et sa mort.

85. Q. Quel jour le Fils de Dieu s'est-il fait homme ?

R. Le Fils de Dieu s'est fait homme dans le sein de la Bienheureuse Vierge Marie, à *Nazareth*, le jour de l'*Annonciation*, lorsque l'*Archange* Gabriel annonça à la Sainte-Vierge qu'elle serait *mère de Dieu*.

— Nazareth est une petite ville de Palestine, contrée de l'Asie, c'est dans cette ville qu'habitait la Très Sainte Vierge Marie.

Annonciation veut dire annonce, c'est le nom que l'on a donné au jour où l'Archange Gabriel annonça à Marie qu'elle serait Mère de Dieu, en souvenir de cet événement l'Eglise a institué une fête qui se célèbre le 25 mars.

Un Archange est un ange d'un ordre supérieur, nous connaissons le nom de trois archanges : l'archange Gabriel, l'archange Michel et l'archange Raphaël.

La Très Sainte-Vierge est véritablement mère de Dieu, bien qu'elle n'ait donné à Notre-Seigneur que son corps, comme nos mères sont à la fois mères de nos corps et de nos âmes, quoique nous n'ayons reçu d'elles que nos corps, nos âmes venant de Dieu seul. (1)•

LANGUE FRANÇAISE

COURS ÉLÉMENTAIRE

X. Accord de l'adjectif.— Les adjectifs, avons-nous dit, doivent s'accorder en genre et en nombre avec les noms auxquels ils se rapportent. Quand nous rencontrons un adjectif dans une phrase, il faut donc, pour en connaître le genre et le nombre, chercher le nom, ou les noms auxquels il se rapporte.

(1) Reproduit de *l'Explication littérale et sommaire du Catéchisme de Québec, Montréal et Ottawa, par M. l'abbé Lasfargues des Frères de St Vincent de Paul. En vente au Bureau de L'Enseignement Primaire, Boîte 1043, Québec.*

1. Remonter du pluriel masculin au singulier masculin, trouver le féminin, puis former le pluriel féminin. Faites en sortes que les élèves suivent cette marche.

Occupons-nous d'abord du nombre.

De quoi s'agit-il, mes enfants? De savoir si la qualité exprimée par l'adjectif appartient à une seule chose ou à plusieurs. Si cette qualité appartient à une seule chose, l'adjectif, s'accordant avec le nom qui désigne cette chose, doit être au singulier :

Un grand arbre.

Une petite cabane.

Si l'adjectif se rapporte à plusieurs choses désignées par un nom employé au pluriel, il doit être mis au pluriel :

Les renards sont rusés.

Les grappes sont mûres.

Mais vous savez qu'un adjectif peut se rapporter à la fois à plusieurs noms ; et quand même chaque nom serait au singulier, c'est toujours évidemment de plusieurs êtres ou de plusieurs choses qu'il s'agit alors :

Ce rosier et ce jasmin sont fleuris.

Il n'y a qu'un seul *rosier* et qu'un seul *jasmin*, mais comme ils sont tous les deux en fleur, la qualité d'être fleuri appartient à tous les deux. L'adjectif doit donc être mis au pluriel.

A plus forte raison, si les noms auxquels l'adjectif se rapporte, ou quelques-uns d'eux, sont déjà au pluriel, nous mettrons l'adjectif au pluriel :

Les bois et les taillis sont touffus.

Occupons-nous maintenant du genre de l'adjectif.

Si l'adjectif se rapporte à un nom masculin, il faut le mettre au masculin ; s'il se rapporte à un nom féminin, il doit être au féminin :

Le ciel est bleu.

Les nuages sont gris.

La jolie tonnelle.

Les eaux pures du ruisseau.

Si l'adjectif se rapporte à plusieurs noms du même genre, il n'y a pas la moindre difficulté : l'adjectif sera du même genre que les noms.

Le sentier et le chemin sont rocailleux.

La porte et les fenêtres sont ouvertes.

Mais si l'adjectif se rapporte à plusieurs noms, les uns masculins, les autres féminins, comment faire? Il faut qu'un des deux genres l'emporte. Lequel? Ce sera le masculin, parce que c'est le genre fort. Nous mettrons donc l'adjectif au masculin :

Le frère et la sœur sont studieux.

Les haies et les buissons étaient verts.

Il va sans dire, mes enfants, que s'il y a plusieurs adjectifs se rapportant à un ou à plusieurs noms, ils s'accordent tous en genre et en nombre comme s'il n'y avait qu'un nom :

Le chevreuil et sa chevrette sont légers, gracieux, et extrêmement timides.

QUESTIONNAIRE

Pour connaître le genre et le nombre qu'il faut donner à l'adjectif, que doit-on observer tout d'abord?

A quel nombre faut-il mettre un adjectif se rapportant à plusieurs noms?

Pourquoi l'adjectif doit-il être mis alors au pluriel, même quand chacun des noms auxquels il se rapporte serait au singulier?

Qu'entend-t-on en disant : l'adjectif doit s'accorder en genre avec le nom?

Quand un adjectif se rapporte à plusieurs noms féminins, à quel genre et à quel nombre doit-il être mis?

Quand l'adjectif se rapporte à la fois à des noms masculins et féminins, à quel genre doit-il être mis?

EXERCICE

Joindre un adjectif aux noms suivants, et faire accorder, en marquant le genre et le nombre du nom et de l'adjectif :

Le feu...—Le charbon est...—Un métier...—Le pain est...—Les fruits sont...—Les chemins sont...—Le puits est...—L'été sera...—L'arbre est...—Des animaux...

Trouver un adjectif se rapportant à la fois aux deux noms de chacune des phrases suivantes :

Le chien et le chat sont...—Le tigre et le lion sont...—Le champ et le jardin sont...—Le pain et le vin sont...—Le jardin et la cour sont...—Nos champs et nos prairies sont...—Les blés et les avoines sont...cette année.—La source et le ruisseau...—Le modèle et la copie sont aussi...l'un que l'autre.

Marquer des signes convenables les noms et les adjectifs ; en indiquer le genre et le nombre.

Exercices d'invention

I.—Trouver une qualité pouvant convenir à chacun des produits trouvés :

L'ardoise est grise. — Le blé est doré. — Le bois est tendre. — Le fer est rouillé.—La houille est noire.—Le marbre est blanc...

La baleine est flexible. — Le corail est rouge. — L'éponge est légère. — Le hareng est fumé.—Le homard est vorace...

II.—Trouver plusieurs adjectifs pouvant convenir aux noms suivants :

Ville, plaine, site, horizon.

Ville... peuplée, bruyante, industrielle, commerçante.

Plaine... étendue, verdoyante, desséchée, crayeuse, nue.

Site... agréable, pittoresque, triste.

Horizon... étendu, borné, sombre, vaste.

2.—L'élève ajoutera aux quatre noms donnés ci-dessus un verbe et un complément :

La ville de Montréal a un commerce très actif.

La plaine a une très grande étendue.

Le site nous a paru des plus pittoresques.

L'horizon se couvrit de nuages sombres.

3.—Donner à chaque phrase un développement qui justifie l'affirmation qu'elle renferme :

La ville de Montréal... : ses quais sont couverts de marchandises que chargent et déchargent de nombreux navires.

La plaine a une très grande étendue : à perte de vue on aperçoit des champs verdoyants...

Le site... : au fond du ravin coulait un mince ruisseau, sous des saules qui penchaient leurs branches.

L'horizon se couvrit de nuages sombres..., qui s'amoncelaient comme à l'approche d'un orage.

Elocution et grammaire

DICTÉES

AVEC LE BOIS

Avec le tronc de ce grand chêne, le charpentier ferait une poutre ou des solives ; le menuisier, une fenêtre, une porte, un placard ou un parquet ; le charron, une voiture, une charrue, une échelle ou un banc ; l'ébéniste, une armoire, une table, un buffet ou des chaises.

QUESTIONS ET EXPLICATIONS.—*Le tronc.* Ce qui resterait de l'arbre si l'on coupait les branches et les racines. Qu'est-ce que le *tronc* dans le corps humain ?—*Une poutre* est plus grosse qu'une *solive*. La *poutre* supporte les *solives*.—Le *charpentier* fait les charpentes, le *menuisier*, les assemblages en bois plus petits, plus menus, le *charron* fait les *charrettes* et les *chars*, l'ébéniste emploie l'*ébène* (bois noir).

EXERCICES.—Analysez les noms de la dictée. Ajoutez un adjectif à chacun d'eux : le *bois dur*, le *tronc large*, le *charpentier hardi*, une *grosse poutre*, une *longue solive*, etc.

LE THÉ

L'arbre à thé pousse en Chine. On récolte *ses* feuilles et on *les* jette dans des bassines chauffées au rouge. On les retire au bout de *quelques* instants, on les laisse refroidir et on les roule, on les pétrit entre *les* doigts. Ces opérations se renouvellent *plusieurs* fois.

QUESTIONS ET EXPLICATIONS.— Expliquez comment se prépare l'infusion de thé.— Dans quelle direction faudrait-il marcher pour aller en Chine ? (*vers l'orient*).

EXERCICES.— Conjuguez à tous les temps simples du mode indicatif : *rouler les feuilles, les pétrir entre ses doigts*.— Analysez les mots soulignés.

COURS MOYEN

EXERCICES D'INVENTION

I.—Un verbe étant donné, trouver un sujet et un complément.

- Nager.* Les poissons nagent dans l'étang.
Voler. Les hirondelles volent autour du clocher.
Tourner. Les ailes du moulin tournent au vent.
Rebondir. La balle rebondit le long du mur.
Sillonner. Les éclairs sillonnent le ciel.
Tirer. Le chasseur a tiré un perdreau.
Ronger. Le ver blanc ronge les racines des plantes.
Labourer. Le laboureur laboure son champ.

II.—Un nom sujet étant donné, trouver deux verbes unis par *et*.

- La poule... *gratte* et *picore*.
 Le soleil... *brille* et *réchauffe*.
 La vague... *s'avance* et *déferle*.
 La ménagère... *balaye* et *essuie*.
 Le cheval... *hennit* et *galope*.
 Le bébé... *pleure* et *s'endort*.
 Le jardinier... *laboure* et *arrose*.
 Le maître... *réfléchit* et *écrit*.
 L'airain sacré... *tremble* et *s'agite*.
 Le chrétien... *prie* et *espère*.

Rédaction et Grammaire

DICTÉES

CE QUE COÛTE UN MORCEAU DE PAIN. — Avant que le pain arrive sur notre table il faut qu'un grand nombre d'ouvriers aient travaillé à le produire. N'a-t-il pas fallu que le laboureur préparât le sol et le fumât, que le semeur jetât le grain et l'enterrât ? Au printemps, n'est-il pas indispensable que la précieuse plante soit débarrassée des herbes nuisibles qui pourraient l'étouffer ? Et quand les chauds rayons du soleil d'août auront jauni les épis, ne faudra-t-il pas encore que le moissonneur coupe les tiges du blé et les lie en gerbes, que le batteur et le vanneur séparent les grains d'avec la paille ? Enfin que le meunier et le boulanger convertissent, l'un le blé en farine et l'autre la farine en pain ?

EXPLICATIONS.— *Préparer* : parer avant, mettre une chose en état de remplir sa mission.— *Précieux* : qui a une grande valeur.— *Nuisible* : qui entrave la bonne marche ou les fonctions de quelque chose.— *Etouffer* : déterminer la mort par pression, en empêchant la respiration ou le développement.— *Jaunir les épis* : c'est-à-dire mûrir le blé. Le blé devient jaune en mûrissant.— *Lier* : attacher ensemble.— *Gerbe* : certaine quantité de tiges de blé liées ensemble.— *Batteur* : celui qui bat le blé avec un fléau. Ce travail est plutôt fait aujourd'hui avec les pieds des chevaux, des rouleaux ou des batteuses.— *Vanneur* : celui qui, avec un grand van, enlève les dernières impuretés que renferme le grain. On fait aujourd'hui ce travail plus vite avec des tarares.— *Convertir* : changer les opinions de quelqu'un ; ici, c'est changer le blé en farine.

RÉDACTION.—Faire reproduire cette dictée de mémoire sous la forme d'une petite composition.

EXPLICATIONS GRAMMATICALES.—*Travaillé* : participe passé conjugué avec avoir, est ici invariable parce qu'il n'a pas de complément direct avant. De même pour *fallu*.—*Préparât, fumât, jetât, enterrât* : ces 4 verbes sont à l'imparfait du subjonctif. Ils prennent un accent circonflexe pour distinguer ce temps du passé défini.—*Soit débarrassée* : participe passé conjugué avec l'auxiliaire être, accord avec le sujet du verbe qui est ici plante. Il faut ici 2 r à débarrassée, parce que la racine du mot, *barre*, prend lui-même 2 r.—*Auront jauni* : le complément direct est après, par conséquent le participe passé reste invariable. *Épi* est du masculin.—*Lie* : verbe lier, a la même terminaison que tous les autres verbes réguliers de la 1^{re} conjugaison.—*Sèparent* et *convertissent* : ces deux verbes sont au pluriel, parce qu'ils ont chacun 2 sujets, batteur et vanneur pour le premier, meunier et boulanger pour le second.

II

LA FORÊT AU PRINTEMPS

La forêt se réveille : ses fleurs ouvrent leurs corolles comme des encensoirs ; ses sapsins résineux *exhalent* l'arome de leurs bourgeons naissants ; ses acacias et ses cerisiers répandent dans les airs leurs parfums ; ses insectes rampent, courent et voltigent avec un joyeux bourdonnement ; ses oiseaux entonnent, dès le matin, leur chant d'amour ou leur cantique religieux, et le soir modulent encore de doux accents.

(D'après X. MARMIER.)

QUESTIONS ET EXPLICATIONS.—*Corolle*. La partie la plus voyante de la fleur.—*Encensoir*. Vase qui sert à brûler l'encens dans les églises.—*Exhalent*. L'arome, l'odeur de la résine se répand au dehors.—*Que sortira-t-il des bourgeons ?*—*Qu'avez-vous remarqué sur le tronc et les branches de l'acacia ? (les épines).*—*Trouvez à l'aide d'un composé la terminaison de parfum.*—*Entonnent*. Commence à chanter.—*De doux accents*. De doux chants.

FABLE EN PROSE

Le Lièvre et le Moineau

Le lièvre est pris par l'aigle aux serres si cruelles :
 " Qu'as-tu fait de tes pieds ? " lui crie un passereau.
 Un milan passe, entend, et ravit mon oiseau.
 L'autre, vengé, répond : " Qu'as-tu fait de tes ailes ? "

PROSE

Un lièvre fut pris, un jour, par un aigle. Pendant que celui-ci le tenait dans ses serres cruelles, un passereau dit en se moquant : " Lièvre, qu'as-tu fait de tes pieds ? " En ce moment, passait un milan qui, entendant l'oiseau, s'empressa de fondre sur lui, et l'emporta. Ainsi vengé, le lièvre répondit : " Passereau, qu'as-tu fait de tes ailes ? " Celui qui se rit du malheur des autres s'expose à ne trouver aucune pitié lorsqu'il sera dans le malheur à son tour.

COURS SUPÉRIEUR

ORTHOGRAPHE, IDÉES ET GRAMMAIRE

DICTÉES

I

ROUTE DE L'EUROPE À L'ASIE

La route directe de l'Europe à l'Asie, que cherchait et devinait Christophe Colomb et dont il avait marqué la première étape en franchissant l'Atlantique, nous l'avons complétée de nos jours. Il avait dompté l'océan, conquis les espaces des mers et bravé les gouffres des flots. Nous avons dompté la terre, conquis les espaces du désert et bravé les abîmes des monts géants. Cette Amérique, qui a été pour Colomb une pierre d'achoppement glorieuse, ce continent hérissé de montagnes, semé de mers immenses

et recélant tant de périls dans ses profondeurs inconnues, nos pères l'ont pénétré et nous l'avons asservi. Toutes les forces de la nature et toutes les puissances de l'intelligence ont concouru à ce grand œuvre. Le génie de l'homme a fait captifs les éléments frémisants. L'eau et le feu, la vapeur subtile et la foudre éclatante sont devenus esclaves, et, après quatre siècles d'efforts, de travaux et de luttes sanglantes ou pacifiques, le continent-obstacle qui avait arrêté dans leur essor Colomb et son glorieux rève asiatique, est devenu un simple relai sur la grande route de l'Orient. Les fleuves gigantesques et les lacs insondables ont été franchis, les solitudes ont été vaincues, les pics formidables ont été escaladés, les distances ont été annulées, et l'Amérique est devenue le plus sûr, le plus prompt et le plus direct des chemins royaux de l'humanité voyageuse.

THOMAS CHAPAIS.

(Discours 12 oct. 1892.)

EXPLICATIONS ET EXERCICES.—*étape* : Lieu où s'arrêtent des troupes en marche.—*complétée* : auxiliaire avoir, compl. direct *P'* (route) précède.—*conquis... bravé* : l'auxiliaire de ces deux participes : *Il avait dompté... conquis... bravé*. La même chose se reproduit à la phrase suivante dans le parallèle entre l'œuvre de Colomb et la nôtre.—*pierrre d'achoppement* : embarras, obstacle imprévu. L'Amérique fut une pierre d'achoppement en ce sens que Colomb pensait toucher à l'Asie en traversant l'Atlantique.—*tant de périls* : les adverbess tant, beaucoup, peu, moins, plus, etc., indiquent tantôt le nombre tantôt la quantité, la masse, l'intensité; dans le premier cas il veut le pluriel au mot suivant. Dans le texte présent, *tant de périls* signifie *des périls si nombreux* et non *un péril si grand*.—*pénétré... asservi* : le compl. direct *P'* (continent) précède.—*ce grand œuvre* : œuvre est généralement féminin; mais lorsqu'il désigne un ensemble de travaux dont chacun est si important qu'il peut être considéré seul comme une œuvre ce mot s'emploie au masculin.—*captifs* : compl. qualificatif de éléments.—*frémisants* : adjectif, indique une qualité; on pourrait dire *les éléments soulevés, révoltés*.—*foudre éclatante* : il s'agit ici de l'électricité.—*devenus* : justifiez le masculin pluriel ? auxiliaire être, plusieurs sujets dont un masculin : eau, feu, vapeur foudre.—*continent-obstacle* : nom composé fait par l'auteur pour la circonstance.—*essor* : élan de l'oiseau qui part pour voler; se dit au figuré de toute marche vers un progrès.—*annulées* : signifie *rendues nulles* : ne pas confondre avec *annihilé* réduit à néant.—*royaux* indique ici l'idée de grandeur, chemins royaux signifie dans le texte : grands chemins.

II

IDÉE QUI A PRÉSIDÉ À LA COLONISATION DU CANADA

Quelle est l'idée qui a présidé à l'œuvre de Champlain ? Convertir à la foi les tribus indiennes de l'Amérique du Nord et répandre l'influence civilisatrice de la France. D'autres peuples sont allés à la recherche de continents nouveaux, ont bravé les périls de mers inconnues, mais n'ont laissé au cœur des peuplades sauvages que le souvenir de leurs barbares atrocités. Comparez les conquêtes de l'Espagne et du Portugal aux conquêtes de la France en Amérique et puis, voyez : les premières n'ont eu qu'un objet de lucre, tirer des pays conquis tout l'or qu'ils recélaient, en foulant aux pieds les indigènes; celles-ci n'étaient inspirées que par l'humanité, par le sentiment des devoirs supérieurs de l'homme envers son semblable. C'est ce sentiment que nous retrouvons dans le langage de Champlain, dans ses écrits, dans ses actes. Il a fait son succès et il consacre sa gloire. La carrière de Champlain enseigne une autre leçon. Pendant longtemps, il a été de bon ton d'affirmer — et l'on n'y a pas complètement renoncé — que la France était inhabile aux œuvres de colonisation. Les adversaires de Champlain à la Cour ne tenaient pas un autre langage. Il leur répondit par le seul argument que l'on ne réfute pas : le succès. Du coup, il gagna sa cause devant Colbert et devant l'opinion.

HONORABLE A. TURGEON.

(Discours prononcé à Honfleur, 1898).

EXPLICATIONS ET EXERCICES.—*présidé à* : Différence entre *présider* et *présider à* ? *Présider* signifie occuper la première place : Monseigneur présidait la séance. *Présider à* signifie diriger, avoir le soin. Le directeur présidait lui-même aux préparatifs de la fête.—*peuplades* : le suffixe *ade* indique un ensemble de choses : colonnade, suite de colonnes; balisade, suite de palis ou pieux; balustrade suite de balustres (petites colonnes); etc.—*les premières* : c'est ici un pronom numéral; on aurait pu mettre *celles-là*, (les conquêtes de l'Espagne et du Portugal.)—*lucre* : gain, profit.—*recélaient* : on change *cé* en *çé* devant une syllabe muette : il recèle, etc.—*indigènes* : nés dans le pays.—*celles-ci* : les conquêtes de la France.—*C'est ce sentiment que nous retrouvons* : C'est que est employé pour mettre le complément sentiment en évidence. L'expression aurait moins de force en disant simplement : nous retrouvons ce sentiment.—*carrière* : lieu d'où l'on extrait la pierre; lieu fermé de barrières pour les courses de chevaux ou de chars (carrus en latin); de ce dernier sens pris au figuré, on donne le nom de *carrière* au cours de la vie.—*a été de bon ton* : être de bon ton signifie être à la mode, conforme à l'usage général.—*affirmer* : assurer, soutenir qu'une chose est vraie; ne pas confondre avec *affermir* : rendre ferme, consolider.—*Cour* : il s'agit de la cour du roi de France.—*l'on* : qu'est-ce que *P'* ? lettre ajoutée par euphonie; elle n'est pas nécessaire ici,

car on dirait très bien : argument *qu'on* ne réfute pas. — *réfute* : détruire par de *bonnes raisons* ce qui est affirmé. — *Colbert* : ministre de Louis XIV ; protecteur du Canada ; ce fut lui qui envoya l'intendant Talon à la Colonie.

III

DE L'EMPLOI DES TEMPS DU SUBJONCTIF

Ce mode exprime une action douteuse ou incertaine.

Quant on dit : *Il faut que je parle*, on n'indique pas sûrement que l'on partira.

L'emploi des temps du subjonctif est assez difficile et l'on se sert souvent à tort du présent à la place de l'imparfait, du passé ou du plus-que-parfait.

Rappelons-nous que le *présent* de ce mode ne s'emploie que pour exprimer une action douteuse présente ou future.

Ainsi on dit : *Maintenant il faut que je chante*, ou : *Ce soir il faudra que je chante*.

Le *passé* s'emploie si l'action a été déjà faite.

Exemple : *Il faut qu'un grand nombre d'ouvriers aient travaillé*.

L'action de travailler a été faite.

L'*imparfait* s'emploie après un des passés du mode indicatif ou un temps du conditionnel.

Exemple : *N'a-t-il pas fallu que le laboureur préparât le sol et le fumât ?* De même on dirait avec le conditionnel : *Ne faudrait-il pas que le laboureur préparât le sol et le fumât ?*

Enfin, on emploie le *plus-que-parfait* quand l'action est déjà faite et de préférence après l'imparfait de l'indicatif.

Exemple : *Je ne croyais pas que vous fussiez déjà arrivé.*

DICTÉES CHOISIES

I

LA GÉNÉROSITÉ

La générosité est un dévouement aux intérêts des autres qui porte à leur sacrifier ses avantages personnels.

En général, au moment où l'on relâche de ses droits en faveur de quelqu'un et qu'on lui donne plus qu'il ne peut exiger, on devient généreux.

La nature, en produisant l'homme au milieu de ses semblables, lui a prescrit des devoirs à remplir envers eux. C'est dans l'obéissance à ces devoirs que consiste l'honnêteté, et c'est au-delà de ces devoirs que consiste la générosité. On peut donc regarder la générosité comme le plus sublime des sentiments, comme le mobile de toutes les belles actions, et peut-être comme le germe de toutes les vertus ; car il y en a peu qui ne soient essentiellement le sacrifice d'un intérêt personnel à un intérêt étranger.

Il ne faut pas confondre la grandeur d'âme, la générosité, la bienfaisance et l'humanité ; on peut n'avoir de la grandeur d'âme que pour soi, et l'on n'est jamais généreux qu'envers les autres ; on peut être bienfaisant sans faire de sacrifices, et la générosité en suppose toujours ; on n'exerce guère l'humanité qu'envers les malheureux et les inférieurs, et la générosité a lieu envers tout le monde. D'où il suit que la générosité est un sentiment aussi noble que la grandeur d'âme, aussi utile que la bienfaisance, aussi tendre que l'humanité ; elle est le résultat de la combinaison de ces trois vertus, et, plus parfaite qu'aucune d'elles, elle y peut suppléer.

II

LE MISSISSIPI

L'énergie américaine a fait de ce vaste cours d'eau le véhicule naturel d'un énorme trafic. Le Père des fleuves est devenu un bon et docile ouvrier qui charrie infatigablement le bois que coupent des bûcherons aux grands yeux bleus, aux figures de bons géants ; ce sont des émigrants qui arrivent de Suède et de Norvège : six cent mille dans ces six dernières années. De longues flottaisons de gros troncs coupés glissent sur l'eau qui court, chacun entaillé d'une marque de couleur qui dit sa destination.

Cette eau, tour à tour verte et claire, boueuse et jaune, enserre tant d'îles que jamais on ne discerne l'autre bord de la rivière. Celui où nous sommes est sillonné de convois qui vont incessamment chercher à toute vapeur des bêtes et du grain dans ce mystérieux et inépuisable pays. Il s'épuisera pourtant et on se demande ce que deviendra ce peuple quand il ne pourra plus exploiter ce territoire immense.

Des débris de forêt, maintenant tout rouillés par l'automne, entourent le Mississippi. La magnificence des tons roux réchauffe le regard ; à un moment, dans le crépuscule, un coin de cette forêt brûlé à l'horizon, une flamme colossale se tord illuminant un massif de montagnes, tandis que l'eau du fleuve où se reflète le ciel du couchant présente d'admirables teintes roses ; pour quelques minutes l'invincible nature a pris sa revanche.

J'imagine, devant ce paysage, soudain transfiguré, ce qu'a dû être ce coin de l'Amérique, il y a cinquante ans, lorsque les trappeurs et les Indiens luttèrent dans ces herbes et dans ces bois, au bord de cette rivière.

Analyse grammaticale

“ La dignité personnelle est la meilleure sauvegarde de notre honnêteté. Nous sommes fiers de sentir que nous méritons la considération de nos semblables, et bien plus fiers encore de nous trouver en paix avec notre conscience. ”

La	art. simp., fém. sing., dét. <i>dignité</i> .
dignité	n. comm., fém. sing., sujet de <i>est</i> .
personnelle	adj. qual., fém. sing., qualifie <i>dignité</i> .
est	v. subst., 4e conj., mode ind., temps prés., 3e pers. du sing.
la	art. simp., fém. sing., dét. <i>sauvegarde</i> .
meilleure	adj. qual., fém. sing., qualifie <i>sauvegarde</i> .
sauvegarde	n. comm., fém. sing., attribut de <i>dignité</i> .
de	prép., unit <i>sauvegarde</i> et <i>honnêteté</i> .
notre	adj. poss., fém. sing., détermine <i>honnêteté</i> .
honnêteté.	n. comm., fém. sing., compl. déterminatif de <i>sauvegarde</i> .
Nous	pron. pers., 1e pers. du m. plur., sujet de <i>sommes</i> .
sommes	v. subst., 4e conj., mode ind., temps prés., 1e pers. du plur.
fiers	adj. qualif., masc. plur., attribut de <i>nous</i> .
de	prép., unit <i>fiers</i> et <i>sentir</i> .
sentir	v. actif, 2e conj., mode inf., temps prés., compl. indirect de <i>sommes fiers</i> .
que	conj., unit la proposition qui précède et celle qui suit.
nous	pron. pers., 1e pers. du m. plur., sujet de <i>meritons</i> .
meritons	v. actif, 1e conj., mode ind., temps prés., 1e pers. du plur.
la	art. simpl., fém. sing., dét. <i>considération</i> .
considération	n. comm., fém. sing., compl. direct de <i>meritons</i>
de	prép., unit <i>considération</i> et <i>semblables</i> .
nos	adj. poss., masc. plur., détermine <i>semblables</i> .
semblables,	n. comm., masc. plur., compl. déterminatif de <i>considération</i> .
et	conj., unit la proposition qui précède et celle qui suit.
bien	adv., modifie <i>plus</i> .
plus	adv., modifie <i>fiers</i> .
fiers	adj. qualif., masc. plur., attribut de <i>nous</i> (sous-entendu).
encore	adv., modifie <i>sommes</i> (sous-entendu).
de	prép., unit <i>fiers</i> et <i>trouver</i> .
nous	pron. pers., 1e pers. du m. plur., compl. direct de <i>trouver</i> .
trouver	v. actif, 1e conj., mode inf., temps prés., compl. indirect de <i>sommes fiers</i> (sous-entendu).
en	prép., unit <i>trouver</i> et <i>paix</i> .
paix	n. comm., fém. sing., compl. circonstanciel de <i>trouver</i> .
avec	prép., unit <i>trouver</i> et <i>conscience</i> .
notre	adj. poss., fém. sing., détermine <i>conscience</i> .
conscience.	n. comm., fém. sing., compl. indirect de <i>trouver</i> .

Analyse logique

Analyser la phrase suivante : *Si l'on permet à ton intelligence de se développer par l'instruction, — à la valeur de ton corps, tu ajouteras celle de ton esprit.*

I. Cette phrase contient deux verbes à un mode personnel : *permet, ajouteras*, donc deux propositions.

La 1^{re} prop. est : *Si l'on permet à ton intelligence de se développer par l'instruction.*
— La 2^e prop. est : *à la valeur de ton corps, tu ajouteras celle de ton esprit.*

II. La *prop. principale* est : *à la valeur de...* ; elle est mise pour : *à la valeur de ton corps, tu seras ajoutant celle de ton esprit.*

Le sujet est *tu* ; sujet simple et incomplexé.

Le verbe est *seras*.

L'attribut est : *ajoutant à la valeur de ton corps celle de ton esprit, si l'on permet à ton intelligence de se développer par l'instruction*, attribut simple et complexe.

Le mot principal de l'attribut est *ajoutant*. Il a pour compl. direct : *celle de ton esprit*, dont le mot principal *celle* a pour compl. déterminatif : *de ton esprit*, formé lui-même du mot principal *esprit*, qui a pour compl. indirect : *à la valeur de ton corps* ; mot principal : *valeur*, dont le compl. déterminatif est : *de ton corps*, formé du mot principal *corps*, qui a lui-même pour compl. détermin. *ton*. Enfin, *ajoutant* a pour compl. circonstanciel la proposition : *Si l'on permet à ton intelligence de se développer par l'instruction.*

III. Cette dernière proposition est donc une complétive circonstancielle de l'attribut *ajoutant*. Elle est mise pour : *Si l'on est permettant à ton intelligence*, etc.

Le verbe est *est*.

L'attribut est : *permettant à ton intelligence de se développer par l'instruction* ; attribut simple et complexe. Le mot principal de l'attribut est *permettant*, dont le compl. direct est : *de se développer par l'instruction*, formé du mot principal *développer*, qui a lui-même pour compl. direct *se* et pour compl. indirect *par l'instruction*. *Permettant* a de plus pour compl. indirect : *ton intelligence*, dont le mot principal *intelligence* a pour compl. déterminatif *ton*.

(Remarquer que tout adjectif qual. est complément qualificatif, que tout adj. détermin. est compl. déterminatif, et que tout adverbe est compl. modificatif.)

MATHÉMATIQUES

ARITHMÉTIQUE

Questionnez les élèves à tour de rôle ; ne permettez pas aux élèves de répéter une question avant d'y répondre ; donnez à chaque élève un temps raisonnable pour trouver la réponse ; énoncez vos questions brièvement, clairement et rapidement. (1)

Dites : 8 et 8 ? 8 et 18 ? 18 et 18 ? 8 et 28 ? 18 et 28 ? 8 et 38 ? 18 et 38 ? etc.—8 et 9 ? 8 et 19 ? 18 et 19 ? 8 et 29 ? 18 et 29 ? 8 et 39 ? 18 et 39 ? etc.—8 et 10 ? 18 et 10 ? 8 et 20 ? 18 et 20 ? 8 et 30 ? 18 et 30 ? etc.—8 et 11 ? 18 et 11 ? 8 et 21 ? 18 et 21 ? 8 et 31 ? 18 et 31 ? etc.—8 et 12 ? 18 et 12 ? 8 et 22 ? 18 et 22 ? 8 et 32 ? 18 et 32 ? etc.—8 et 13 ? 18 et 13 ? 8 et 23 ? 18 et 23 ? 8 et 33 ? 18 et 33 ? etc.

(1) REMARQUE.—En additionnant deux nombres composés chacun de deux chiffres, procédez de la manière suivante : à un des nombres ajoutez les unités de l'autre puis les dizaines de l'autre. Ex. 18 et 18. Dites : 18 et 8, 26 et 10, 36.—Autre exemple : 18 et 28. Dites : 28 et 8, 36 et 10, 46.—Autre exemple : 18 et 38. Dites : 38 et 8, 46, et 10, 56.—Autre exemple : 18 et 19. Dites : 19 et 8, 27, et 10, 37. Autre exemple : 18 et 29. Dites : 29 et 8, 37, et 10, 47. Etc.

PROBLÈMES D'ADDITION, DE SOUSTRACTION, DE MULTIPLICATION
ET DE DIVISION

38. Un fruitier acheta 12 minots de cerises à \$2.25 le minot, il les revendit à 15 centins la pinte. Trouvez son profit. Rép. \$30.60.
39. Combien d'heures dans une année de 365 jours ? Rép. 8760.
40. Combien de tinettes, de la contenance de 25 livres, dans 18400 onces de beurre ? Rép. 46.
41. Trouvez le montant du compte suivant : 18 livres de sucre à 5 cts la livre ; 12 livres de beurre à 25c. la livre ; 3 livres de thé à 35 cts ; 15 livres de biscuits à 9 cts la livre ; 24 livres de fromage à 16 cts la livre. Rép. \$10.14.
42. Un homme dépense \$4368 à acheter des moutons à \$8 par tête. Combien en achète-t-il ? Rép. 546.

NOMBRES PREMIERS—NOMBRES DIVISIBLES

La connaissance des nombres premiers et des nombres divisibles ainsi que des facteurs de ces derniers, outre sa grande utilité dans les opérations avec les fractions, et pour abrégé les calculs dans un grand nombre d'autres cas, contribue puissamment à donner aux élèves une idée exacte de la formation des nombres en général, et à fixer les tables dans leur mémoire.

A quelle classe de nombres appartient 85 ? A la classe des nombres divisibles ; facteurs premiers : 5, 17.—86 ? Nombre divisible ; facteurs premiers : 2, 43.—87 ? Nombre divisible ; facteurs premiers : 3, 29.—88 ? Nombre divisible ; facteurs premiers : 2, 2, 11 ; autres facteurs : 4, 8, 22, 44.—89 ? Nombre premier.—90 ? Nombre divisible ; facteurs premiers : 2, 3, 3, 5 ; autres facteurs : 6, 9, 10, 15, 18, 30, 45.—91 ? Nombre divisible ; facteurs premiers : 7, 13.—92 ? Nombre divisible ; facteurs premiers : 2, 2, 23 ; autres facteurs : 4, 46.—93 ? Nombre divisible ; facteurs premiers : 3, 31.—94 ? Nombre divisible ; facteurs premiers : 2, 47.—95 ? Nombre divisible ; facteurs premiers : 5, 19.—96 ? Nombre divisible ; facteurs premiers : 2, 2, 2, 2, 2, 3 ; autres facteurs : 4, 6, 8, 12, 16, 24, 32, 48.

FRACTIONS

PROBLÈMES DE RÉCAPITULATION SUR LES FRACTIONS ORDINAIRES

23. La somme de $12\frac{4}{5}$ et $8\frac{7}{8}$ contiendra la différence de ces deux nombres combien de fois ?
24. Si les $\frac{4}{5}$ des $\frac{3}{4}$ de $2\frac{1}{2}$ barils de farine coûtent \$7 $\frac{1}{3}$ que coûteront $3\frac{5}{8}$ barils ?
25. En vendant 48 quintaux de plomb pour \$218.70, je réalise un profit de $\frac{1}{8}$ du prix coûtant. A quel taux par quintal avais-je acheté ce plomb ?

SOLUTIONS

$$23. (12\frac{4}{5} + 8\frac{7}{8}) \div (12\frac{4}{5} - 8\frac{7}{8}) = 21\frac{27}{40} \div 3\frac{37}{40} = 5\frac{82}{187}$$

$$24. \frac{22}{3} \times \frac{7}{4} \times \frac{5}{3} \times \frac{2}{5} \times \frac{23}{6} = \frac{1771}{54} = \$32\frac{43}{54}$$

$$25. \text{ du prix coûtant} = \$218.70$$

$$\begin{array}{l} 9 \\ 8 \\ 8 \\ 1 \end{array} \text{ " " " } = 218.70$$

$$\begin{array}{l} 9 \\ 8 \\ 8 \\ 8 \\ 8 \end{array} \text{ " " " } = \frac{218.70 \times 8}{9} = \$194.40$$

$$194.40 \div 48 = \$4.05 \text{ le prix coûtant d'un quintal. Rép.}$$

RÈGLE D'ESCOMPTE

ESCOMPTE DE BANQUE

Dans le commerce, il arrive souvent que l'acheteur, au lieu de payer la marchandise immédiatement, remet au vendeur un *billet* par lequel il s'engage

à payer le prix de la marchandise dans 1 mois, dans 2 mois, dans 3 mois, ou, comme on dit encore, à 30 jours, à 60 jours, à 90 jours, quelquefois à une plus longue échéance. Ces billets se nomment *billets à ordre*.

Si le vendeur qui a reçu ce billet a besoin d'argent immédiatement, il va le *négociier*, c'est-à-dire le faire *escompter*, chez un banquier, qui lui donne en échange la somme d'argent portée sur le billet, *moins l'intérêt* de cette somme pour le temps qui s'écoulera jusqu'à l'échéance.

La retenue que fait le banquier se nomme *escompte commercial* ou *escompte de banque*. Ainsi l'escompte est la retenue faite sur une somme payée avant l'échéance, c'est-à-dire avant l'époque où elle doit être payée."

L'escompte se calcule comme l'intérêt, et se retranche de la somme à payer.

11.— *Quel escompte devra retenir un banquier pour un billet de \$1800 payable dans 73 jours, l'escompte étant à 6%? Quelle somme le banquier devra-t-il remettre au porteur du billet?*

Solution et raisonnement

L'escompte de \$1 pendant 1 an à 6% est 0 .06
 " " \$1800 " " " " " " \$.06 × 1800
 " " " " 1 jour " " " " \$ $\frac{.06 \times 1800}{365}$
 " " " " 73 " " " " \$ $\frac{.06 \times 1800 \times 73}{365} =$

en simplifiant on a $.06 \times 360 = 21.60$ escompte.

$\$1800 - \$21.60 = \$1778.40$, somme que le banquier devra remettre au porteur du billet.

12. *On a reçu \$1778.40 pour un billet payable dans 73 jours, escompte à 6%. Pour quelle somme le billet était-il fait?*

Solution et raisonnement

L'escompte de \$1 pendant 1 an à 6% est \$.06
 " " " " 1 jour " " " " $\frac{.06}{365}$
 " " " " 73 jours " " " " $\frac{.06 \times 73}{365} =$ en simplifiant on
 a $\frac{.06}{5} = \$.012$.

Sur un billet de \$1 le banquier retiendra \$.012 et il remettra au porteur $\$1 - .012 = \$.988$.

Ainsi pour recevoir \$.988 il faut donner un billet de \$1.

Le billet est donc égal à autant de fois \$1 que \$.988 sont contenus dans $\$1778.40$, c'est-à-dire $1778.40 \div .988 = \$1800$.

ALGÈBRE

INTRODUCTION

Ces exercices sont gradués de manière à servir de trait d'union entre l'arithmétique et l'algèbre.

22. Deux hommes forment une société; la mise du premier augmentée du tiers de celle du second égale \$2900; la mise du second augmentée du quart de celle du premier égale \$2100. Quel est le capital de chaque associé?

Divisez \$84 en deux parties, telles que le quotient de la plus grande par la plus petite soit 13.

Solutions :

22. Soit x la mise du premier, y la mise du second.

$$x + y = 2900 \quad (1)$$

$$x + y = 2100 \quad (2)$$

Multipliant (1) par 3 et (2) par 4 on a :

$$3x + y = 8700 \quad (3)$$

$$x + 4y = 8400 \quad (4)$$

Multipliant (3) par 1 et (4) par (3) on a :

$$3x + y = 8700 \quad (5)$$

$$3x + 12y = 25200 \quad (6)$$

Soustrayant (5) de (6) on a $11y = 16500$

$$y = \frac{16500}{11} = \$1500 \text{ capital du second.}$$

Substituant \$1500 la valeur d' y à y dans (3) on a :

$$3x + 1500 = 8700$$

$$3x = 8700 - 1500 = 7200$$

$$x = \frac{7200}{3} = \$2400 \text{ capital du premier.}$$

23. Soit x la plus grande partie

alors $84 - x$ la plus petite

$$\frac{x}{84 - x} = 13$$

Multipliant toute l'équation par $84 - x$ on a :

$$x = 1092 - 13x$$

Transposant on a : $x + 13x = 1092$

$$14x = 1092$$

$$x = \frac{1092}{14} = 78 \text{ Rép.}$$

$$\text{et } 84 - x = 84 - 78 = 6 \text{ Rép.}$$

SOLUTION AU MOYEN DE DEUX INCONNUES

Soit x la plus grande partie et y la plus petite.

$$x + y = 84 \quad (1)$$

$$\frac{x}{y} = 13 \quad (2)$$

Multipliant (2) par y on a : $x = 13y \quad (3)$

Transposant on a $x - 13y = 0 \quad (4)$

Soustrayant (4) de (1) on a : $x + y = 84 \quad (1)$

$$x - 13y = 0$$

$$14y = 84$$

$$y = \frac{84}{14} = 6 \text{ Rép.}$$

Substituant 6 la valeur d' y à y dans (1) on a : $x + 6 = 84$

$$x = 84 - 6 = 78 \text{ Rép.}$$

Premiers éléments de géométrie pratique

NOTE.—En enseignant la géométrie ou le mesurage, à chaque leçon, faites la figure sur le tableau ou faites-la faire par un élève.

RACINE CARRÉE D'UN NOMBRE PLUS GRAND QUE 9999—D'UN NOMBRE
QUI A PLUS DE QUATRE CHIFFRES

NOTE.—*Tout nombre représenté par plus d'un chiffre est considéré comme étant composé de dizaines et d'unités. Exemples : 96, neuf dizaines et 6 unités ; 965, quatre-vingt-seize dizaines et 5 unités ; 9654, neuf cent soixante-cinq dizaines et 4 unités, etc.*

Quand le nombre proposé a plus de quatre chiffres, la racine en a plus de deux, mais comme on vient de le voir, on la considère toujours comme composée d'un certain nombre de dizaines et d'unités, et la démonstration donnée dans les livraisons de mars et d'avril, en prenant plus de généralité, reste la même dans tous les cas.

Soit, à extraire la racine carrée de 321489.

Ce nombre étant plus fort que 100, sa racine est plus grande que 10 ; étant plus fort que 10000, sa racine est plus grande que 100 ; mais comme 321489 est plus petit que 100000, sa racine est plus petite que 1000 ; elle est donc comprise entre 100 et 1000 et a par conséquent trois chiffres ; elle se compose donc d'un certain nombre de dizaines et d'unités. Par conséquent, le nombre 321489 se compose de 3 parties :

- 1° Le carré des dizaines de la racine ;
- 2° Le double produit des dizaines par les unités.
- 3° Le carré des unités.

Mais comme le carré des dizaines d'un nombre quelconque donne toujours un nombre exact de centaines, il s'ensuit que le carré des dizaines de la racine du nombre proposé 321489 est contenu dans les 3214 centaines de 321489.

32,14,89	567	Racine
25	106	
714	6	
636	636	
7889	1127	
	7	
7889	7889	

Je sépare donc par une virgule les 89 unités des 3214 centaines, et je cherche le plus grand carré contenu dans 3214. Je suis ramené ainsi au cas déjà expliqué, et j'extrais la racine de 3214. Pour cela, il faut séparer encore les deux chiffres 14, et chercher le plus grand carré contenu dans 32. On voit donc qu'il faut partager le nombre en tranches de deux chiffres, et opérer sur les deux premières tranches à gauche comme si elles étaient seules. On trouve ainsi que la racine du plus grand carré contenu dans 3214 est 56. Donc le nombre 56 représente les dizaines de la racine de 321489.

Reste 78 centaines. A ces 78 centaines on ajoute les 89 unités du nombre proposé et on forme le nombre 7899, qui contient 2 des trois produits dont se compose 321489 :

- 1° Le double produit des dizaines 56 par le chiffre inconnu des unités ;
- 2° Le carré des unités.

Or, le double produit des dizaines par les unités est un nombre exact de dizaines et se trouve dans les 788 dizaines de 788'9 : on sépare donc par une virgule le chiffre 9.

Pour trouver le chiffre des unités, on divisera 788 par le double des dizaines 56, c'est-à-dire 112, et le quotient sera le chiffre exact ou un chiffre trop fort. Si lorsque le diviseur est complété par l'addition du quotient trouvé on s'apercevait que le dividende 7889 ne contiendrait pas le nouveau diviseur (112 dizaines et le chiffre des unités) autant de fois que 778 contiendrait 112, il faudrait prendre comme quotient un nombre moins fort ; inutile de dire que ce sera ce nouveau nombre aussi qui servira de complément au diviseur 112. Dans ce cas, le quotient est 7 ; et en complétant les 112 dizaines par 7 unités, le nouveau diviseur 1127, sera contenu 7 fois en 7889. La racine est donc 567.

REMARQUE IMPORTANTE.—On voit que l'extraction de la racine carrée d'un nombre se réduit à deux opérations :

- 1° Trouver le plus grand carré contenu dans un nombre de un ou de deux chiffres, et prendre la racine carrée de ce nombre. La table de multiplication suffit à cette opération. Le résultat que l'on obtient est toujours exact, et représente les dizaines de la racine.

2° Faire une division simple dont le quotient, qui n'a qu'un chiffre, représente le chiffre des unités ou un chiffre trop fort. Si ce chiffre est trop fort, on s'en aperçoit par l'impossibilité de faire la soustraction suivante; on le diminue alors successivement d'une unité jusqu'à ce que la soustraction puisse se faire.

TENUE DES LIVRES

(Droits réservés.)

DR BALANCE DE VÉRIFICATION DE LA 14^e SÉRIE D'OPÉRATION CR

Différences		Totaux		DÉSIGNATION	Totaux		Différences	
				<i>Nom de l'élève</i>				
				E. Martin	4752	50	4752	50
				Marchandises (<i>non vendues</i> 911.50)	4752	50	4752	50
349	50	7237	50	Effets à recevoir	6888			
160		1210		Caisse	1050			
10250	50	13077	50	P. Richard	2827			
58		70		Art. Joseph	12			
140		220		N. Arthur	80			
75		225		P. Boomer	150			
		330		R. Pruneau	620		290	
		15		Effets à payer	1015		1000	
		2350		Frais généraux	2650		300	
		62						
11095		24797			24797		11095	

État de l'Actif et du Passif

ACTIF					
Mdises.....	911	50			
Effets à recevoir.....	160				
Caisse.....	10250	50			
P. Richard.....	58				
Art. Joseph.....	140				
N. Arthur.....	75				
				11595	00
PASSIF					
P. Boomer.....	290				
R. Pruneau.....	1000				
Effets à payer.....	300			1590	
Capital actuel des deux associés.....				10005	00
Capital actuel de chaque associé.....	5002	50			
Capital des deux associés en commençant.....				9505	
Profit des deux associés.....				500	00
Profit de chaque associé.....	250				

Etat des Profits et des Pertes

PROFITS				
Marchandises.....				562
PERTES				
Frais généraux.....				62
Profit des deux associés.....				500
Profit de chaque associé.....	250			9505
Capital des deux associés en commençant.....				10005
Capital actuel des deux associés.....				5002
Capital de chaque associé.....	5002	50		

LANGUE ANGLAISE

LESSON THIRTY-FOUR

The order followed in these lessons has been : the sentence ; the complete subject ; the complete predicate ; the bare subject ; a name word, noun or pronoun ; the bare predicate, a verb.— The compound sentence : the independent clause ; the joining word, a conjunction. The complex sentence : the independent clause ; the dependent or subordinate clause ; the joining word, a conjunctive pronoun.— Words that go with name-words, adjectives ; predicate adjectives. The verbs after which predicate adjectives are used. Predicate nouns : the copula ; verbs after which predicate nouns are used. Distinction between predicate adjectives and attributive adjectives.— Modifiers of predicate.— The adverb.

MODIFIER OF VERB, OF ADJECTIVE, OF ADVERB.—ADVERB.

MODIFIER OF ADJECTIVE.—ADVERB.

Dictate the following sentences and tell pupils to underline the complete predicate with a single line, the predicate verb with a double line. 1. Henry LOOKS ill. 2. John WAS civil. 3. The man IS honest. 4. Mary SEEMS tired.

Name the predicate in 1.—**Ans.** Looks sick. Of what is it composed ? **Ans.** Of the verb looks used as copula, and of the predicate adjective ill.

Now this statement may not be sufficiently definite, but it will become so if we modify the meaning of the adjective. Tell pupils to insert between the verb looks and the predicate adjective ill a word which will modify the meaning of the adjective : *Example*,—Henry looks very ill, or Henry looks extremely ill, or Henry looks quite ill, or Henry looks pretty ill, or Henry looks dangerously ill, or Henry looks seriously ill.

Words like very, extremely, quite, dangerously, seriously that modify predicate adjectives, are called adverbs, as well as the words that modify verbs. The same adverbs that modify predicate adjectives can modify any adjectives. Thus :

A very, an exceedingly, an extremely, a seriously ill man was carried to the hospital to day.

Name the predicate in 2. — **Ans.** Was civil. Of what is it composed ? **Ans.** Of the copula was, and of the predicate adjective civil.

Now this statement may not be sufficiently explicit, but it will become so if we modify the meaning of the adjective. Tell pupils to insert between the verb was and the predicate adjective civil a word which will modify the meaning of the adjective. *Example* :

— John was, *quite*, or *very*, or *most*, or *extremely*, or *exceedingly*, or *scarcely*, or *hardly*, or *barely*, or *aggravatingly*, or *coolly*, or *needlessly* civil. Words like *quite*, *very*, *most*, *extremely*, *exceedingly*, *scarcely*, *hardly*, *barely*, *aggravatingly*, *coolly*, *needlessly*, that modify *predicate adjectives* are called **adverbs**, as well as the words that modify verbs. The same adverbs that modify predicate adjectives can modify any adjectives. Thus: A *quite*, or a *very*, or a *most*, or an *extremely*, or an *exceedingly*, or a *scarcely*, or a *hardly*, or a *barely*, or an *aggravatingly*, or a *coolly*, or a *needlessly* civil man called on me to day.

Name the predicate in 3. **Ans.** Is honest. Of what is it composed? **Ans.** Of the copula *is* and of the *predicate adjective honest*.

Now his statement may not be sufficiently precise, but it will become so if we modify the meaning of the adjective. Tell pupils to insert between the verb *is* and the *predicate adjective honest* a word which will modify meaning of the adjective *honest*. Etc.

Name the predicate in 4. **Ans.** Seems tired. Of what is it composed? **Ans.** Of the verb *seems* used as a copula and of the predicate adjective *tired*.

Tell pupils to insert between the verb *seems* and the *predicate adjective tired* a word which will modify the meaning of the adjective *tired*.

MODIFIER OF ADVERB.—ADVERB.

Dictate the following sentences and tell pupils to underline the complete predicates with a single line, the *verbs* with a double line: 1. Caecilia SANG *sweetly*. 2. The scholars STUDIED *earnestly*. 3. The soldiers MARCHED *steadily*.

Name the predicate in 1.—**Ans.** Sang sweetly. Of what is it composed? **Ans.** Of the verb *sang* and of the adverb *sweetly*.

Now this statement may not be sufficiently exact, but it will become so if we modify the meaning of the adverb *sweetly*.

Tell pupils to modify the meaning of the adverb *sweetly* by means of another word. *Example.* Caecilia sang **very** sweetly. Words like *very* that modify adverbs are called adverbs as well as the words that modify verbs and adjectives.

Name the predicate in 2. **Ans.** Studied earnestly. Of what is it composed? **Ans.** Of the verb *studied* and of the adverb *earnestly*.

This statement may be rendered more definite by modifying the meaning of the adverb *earnestly*. Tell pupils to modify the meaning of the adverb *earnestly* by means of another word. *Example.* The scholars studied *quite* earnestly. Words like *quite* that modify adverbs are called adverbs, as well as the words that modify verbs and adjectives.

Name the predicate in 3. **Ans.** Marched steadily. Of what is it composed? **Ans.** Of the verb *marched* and of the adverb *steadily*. Tell pupils to complete this statement by using another word to modify the meaning of the adverb *steadily*. *Example.*—The soldiers marched *most* steadily. *Most* in an adverb. From the foregoing we are led to the definition: *An adverb is a word used to modify a verb, an adjective, or an adverb.*

EXERCISE. Underline the adverbs in the following sentences, and say whether they modify verbs, adjectives, or adverbs.

1. The child was *very* sick. 2. The frost was *most* intense. 3. The lion roared *terribly*. 4. The ship *suddenly* sank. 5. The wounded soldier is *almost* well. 6. He paid *very* dearly for his fault. The soldiers struggled *most* manfully. 8 The cold was *intensely* keen.

1. *Very*, mod. adj. *sick*. 2. *Most*, mod. adj. *intense*. 3. *Terribly*, mod. verb *roared*. 4. *Suddenly*, mod. verb *sank*. 5. *Almost*, mod. adj. *well*. 6. *Very*, mod. adv. *dearly*. 6. *Dearly*, mod. verb. *paid*. 7. *Most*, mod. adv. *manfully*. 7. *Manfully*, mod. verb. *struggled*. 8. *Intensely*, mod. adj. *keen*.

LE CABINET DE L'INSTITUTEUR

AGRICULTURE ET HORTICULTURE

LA TERRE : FORMATION DU SOL.

I. *La terre.*—Quand on vient à creuser une tranchée profonde pour livrer passage à une route ou à une voie ferrée, il est rare qu'on n'aperçoive pas plusieurs couches superposées de couleur et de composition différentes. Certes, ce n'est pas à la main de l'homme que sont dues ces diverses assises ; elles sont l'œuvre d'un travail lent et continu de la nature. Nous sommes persuadé que l'étude de leur formation vous intéressera.

A une époque très ancienne, qu'il est matériellement impossible d'évaluer, notre planète était composée d'une substance fluide, portée à une température dont les foyers de nos cheminées et de nos poêles ne nous donnent qu'une idée fort imparfaite. Mais, peu à peu, cette masse en fusion se refroidissant, les parties les plus éloignées du centre se solidifiaient ; il en résultait une couche de roches dures, cristallisées (roches primitives), dont il est facile de se procurer des échantillons. En effet, le granit, le quartz, les divers feldspaths datent de cette époque de formation.

(Montrer des spécimens de ces roches et indiquer leurs caractères distinctifs.)

Est-il besoin de vous dire que la vie ne se manifestait pas encore à la surface de notre planète ? Comment les plantes, en effet, eussent-elles pu enfoncer leurs racines dans des roches aussi dures ?

Les variations de température produisaient bientôt des dilatations et des contractions inégales des matériaux composant l'enveloppe terrestre ; de là, des plissements et des crevasses, des ruptures : c'est le commencement du travail de désagrégation.

II. *Couches sédimentaires.*—Quand vous arrosez une plate-bande du jardin, vous n'êtes pas sans remarquer que l'eau entraîne une certaine quantité de terre vers les parties en contre-bas. Eh bien, mes enfants, à ces époques lointaines où nous nous plaçons, pareil phénomène s'est accompli. Des pluies fréquentes ont charrié, dans les crevasses, les parcelles détachées des bancs de granit, de quartz et de feldspaths : telle est l'origine des premières couches de sédiment.

Celles-ci, s'épaississant, ne tardèrent pas à être recouvertes de plantes rudimentaires, bientôt remplacées elles-mêmes par des végétaux de haute taille qui transformèrent en ligneux une partie du carbone de l'atmosphère.

Ensevelies sous l'eau, ces immenses forêts des premiers âges se retrouvent actuellement sous forme de gisements houillers ; le charbon de terre caractérise donc les sédiments anciens.

EXPÉRIENCE.—Dans un verre contenant de l'eau de chaux, faire barboter du gaz carbonique jusqu'à disparition du trouble laiteux qui s'est montré au début.—Chauffer le liquide clair et constater qu'il redevient trouble.

Le carbonate de chaux ne reste dissous, comme vous le voyez, que sous l'action du gaz carbonique ; dès que celui-ci se dégage, la précipitation de la craie se produit.

Eh bien, mes enfants, les eaux des mers qui, avant l'époque houillère, étaient très riches en carbonate de chaux dissous, déposèrent aussi de la craie après avoir perdu le gaz carbonique qui maintenait la dissolution : c'est l'époque crétacée.

La troisième période est caractérisée par des couches de sable.

Enfin, les dépôts quaternaires, qui se continuent de nos jours sur les rives et aux embouchures des fleuves, proviennent des sables, des argiles, des marnes, des débris organiques arrachés par les eaux, là où le courant est rapide, et déposées dans des endroits où le mouvement des eaux est ralenti.

DEVOIR.—*Comment les couches du sol se sont-elles formées ?—L'eau n'a-t-elle pas joué un rôle important ?—De nos jours, la formation des couches nouvelles n'a-t-elle pas encore lieu ?*

T. CAHOURS.

Extrait du Rapport du Surintendant de l'Instruction publique

SOMMAIRE des statistiques des écoles de la Province, pour l'année 1898-99. Ce sommaire indique l'augmentation ou la diminution dans quelques nombres comparés avec ceux de l'année 1897-98.

ÉCOLES ÉLÉMENTAIRES CATHOLIQUES

Nombre d'écoles.....	4,256	
Diminution.....		18
Elèves catholiques.....	173,215	
Elèves protestants.....	684	
Total des élèves.....	173,899	
Diminution.....		2,782
Assistance moyenne des élèves.....	121,290	
Diminution.....		2,304
Pourcentage de l'assistance moyenne.....	70	
Nombre d'instituteurs laïques brevetés.....	51	
" " " non brevetés.....	10	
Total des instituteurs laïques.....	61	
Diminution.....		4
Nombre d'institutrices laïques brevetées.....	3,923	
" " " non brevetées.....	327	
Total des institutrices laïques.....	4,250	
Augmentation.....		23
Moyenne des traitements des instituteurs brevetés.....	\$ 221	
Diminution.....		\$ 1 00
Moyenne des traitements des institutrices brevetées.....	\$ 107 40	
Augmentation.....		\$ 5 40

ÉCOLES ÉLÉMENTAIRES PROTESTANTES

Nombre d'écoles.....	891	
Diminution.....		2
Elèves protestants.....	25,311	
Elèves catholiques.....	2,082	
Total des élèves.....	27,393	
Diminution.....		185
Assistance moyenne des élèves.....	19,684	
Diminution.....		387
Pourcentage de l'assistance moyenne.....	72	
Nombre d'instituteurs laïques brevetés.....	43	
" " " non brevetés.....	11	

Total des instituteurs laïques.....	54	
Augmentation.....		I
Nombre d'institutrices laïques brevetées.....	999	
" " non brevetées.....	37	
Total des institutrices laïques.....	1,036	
Augmentation.....		I
Moyenne des traitements des instituteurs brevetés.....	\$ 345 00	
Diminution.....		\$ 225 00
Moyenne des traitements des institutrices brevetées.....	\$ 182 97	
Diminution.....		\$ 0 03

ÉCOLES MODÈLES ET ACADÉMIES CATHOLIQUES

Nombre d'écoles modèles catholiques.....	487	
Augmentation.....		6
Elèves catholiques dans les écoles modèles.....	69,504	
Elèves protestants " " " ".....	211	
Total des élèves " " " ".....	69,715	
Augmentation.....		4,262
Nombre d'académies catholiques.....	131	
Augmentation.....		4
Elèves catholiques dans les académies.....	26,572	
Elèves protestants " " " ".....	465	
Total des élèves " " " ".....	27,037	
Augmentation.....		1,397
Grand total des élèves.....	96,752	
Assistance moyenne des élèves.....	81,217	
Pourcentage de l'assistance moyenne.....	83,95	
Nombre d'instituteurs laïques brevetés.....	201	
" " non brevetés.....	27	
Total des instituteurs laïques.....	228	
Augmentation.....		20
Nombre d'institutrices laïques brevetées.....	338	
" " non brevetées.....	57	
Total des institutrices laïques.....	395	
Augmentation.....		I
Nombre d'instituteurs religieux.....	821	
Nombre d'institutrices religieuses.....	2,544	
Total des religieux et religieuses.....	3,365	
Moyenne des traitements des instituteurs brevetés.....	\$ 489 00	
Diminution.....		\$ 3 00
Moyenne des traitements des institutrices brevetées.....	\$ 130 44	
Augmentation.....		\$ 10 44

ÉCOLES MODÈLES ET ACADÉMIES PROTESTANTES

Nombre d'écoles modèles protestantes.....	52	
Diminution.....		I
Elèves protestants dans les écoles modèles.....	3,558	
Elèves catholiques " " " ".....	199	
Total des élèves.....	3,757	
Diminution.....		622

ERRATUM : A la page 518 de la présente livraison, 3e alinéa, 20 ligne, on vaudra bien lire *qui* au lieu de *qu'il*.



ÉTUDE SUR L'ASIE

(Suite)

FLEUVES. — De cette région part un grand nombre de fleuves qui sont voisins par leurs sources mais qui ont leurs embouchures à des distances considérables les unes des autres.

Voici les principaux fleuves d'Asie :

L'Indus, (61) qui prend sa source sur le versant Nord de l'Himalaya, s'engage entre cette chaîne et le Karakoroum, et descend dans la plaine non loin de la vallée de Kachmir. Ce fleuve qui descend de l'Inde vers l'Ouest fut franchi par Alexandre le Grand, en 329 avant Jésus-Christ, et par Tamerlan au 14^e siècle. Il roule une masse d'eau considérable mais est peu utile pour la navigation intérieure.

Le Gange, qui prend sa source sur le versant Sud de l'Himalaya est le fleuve *sacré* des Hindous ; pour des motifs religieux, ils jettent leurs morts dans les eaux sacrées du fleuve qui se trouve ainsi empoisonné par les nombreux cadavres qu'il roule. Aussi, c'est de cette région que nous vient parfois le terrible fléau du *choléra asiatique*. Le Gange et la plupart de ses tributaires sont navigables sur une grande longueur. Il se jette dans le golfe du Bengale.

Le Bramapoutre, (63) dont on ne connaît pas les sources, paraît descendre de la partie Est de l'Himalaya, traverse la partie Nord-Est de l'Inde et va rejoindre le Gange dans son delta.

L'Iraouaddi, (64) dont la source n'est pas non plus connue, paraît venir des mêmes régions, se dirige du Nord au Sud pour se jeter dans le golfe du Bengale en face des îles Adaman.

Le Tsangbo, (17) est un fleuve qui prend sa source à peu de distance des sources d'un tributaire de l'Indus, au Nord de l'Himalaya, traverse la partie la plus habitée du Thibet, est déjà accessible aux barques en ces régions situées à 14000 pieds au-dessus de la mer—fait unique sur toute la terre. Il longe la base Nord de l'Himalaya en allant vers l'Est chercher un passage pour gagner la mer, il le trouve enfin et s'élançe vers le Sud en rapides impétueux. Aucun voyageur Européen n'a pu suivre ses eaux et l'on ne sait par quel fleuve il gagne la mer. Quoique beaucoup de géographes identifient le Tsangbo (17) et le Bramapoutre, (63) il est impossible qu'il en soit ainsi s'il faut ajouter foi aux mesures faites de la quantité d'eau charriée par ces deux fleuves. Le géographe E. Reclus considère comme plus probable que les eaux du Tsangbo gagnent la mer par l'Iraouaddi.

Le Salouen (65) qui se jette dans le golfe du Bengale (79) à l'Est de l'Iraouaddi (64).

Le Mékong (66) qui se jette dans la mer de Chine vers le Sud de la saillie Cōchin-chinoise.

Le Yangtzé (67) ou fleuve Bleu qui se jette dans la mer Jaune (57).

Ces trois fleuves descendent des hauts plateaux situés entre l'Himalaya (18) et les monts Kouélen (12) au N.-E. du Thibet (16), ils s'échappent de ce plateau vers le Sud par trois vallées profondes que les eaux ont creusé à travers la crête bordière des monts, ils s'avancent parallèlement vers le Sud à travers le pays du Yunnan (68), pays barbare presque inaccessible et peu connu. Le fleuve Bleu tourne brusquement vers l'Est en re-

montant vers le Nord pour se jeter dans la mer Jaune (57) un peu au-dessus de Shanghai (69). Ce fleuve, le plus important de toute la Chine, est navigable jusque vers le coude qu'il fait à la sortie du Yunnan ; ses affluents eux-mêmes sont accessibles à la batellerie. La vallée de ce fleuve est la plus commerçante, la plus habitée, la plus riche de toute la Chine. De nombreuses mines de houille, de fer et d'autres métaux n'attendent que l'arrivée des Européens pour acquérir toute leur importance. Cette vallée est destinée à subir l'influence anglaise selon toute probabilité.

Le Mékong (66) et le Salouen (65) continuent vers le Sud en s'écartant un peu l'un de l'autre.

Le Salouen (65) suit une vallée étroite, traverse des pays sauvages et peu connus et est inaccessible à la navigation. Il rejoint la mer à l'angle rentrant situé à la base de la presqu'île de Malacca. (9)

Le Mékong (66) traverse la péninsule Indo-Chinoise (47) vers son milieu. Les Français établis à son embouchure depuis un certain nombre d'années ont essayé de le remonter, cherchant par là une route conduisant en Chine (54). Ils le remontèrent réellement, mais aux prix d'efforts tels qu'ils furent obligés de chercher une autre route pour le commerce ; chemin qui ne fut découvert que plusieurs années plus tard, par la rivière Rouge du Tonkin (70). Le Mékong (66) est coupé de nombreux rapides rendant la navigation fort difficile. Il traverse des contrées encore occupées par des populations sauvages.

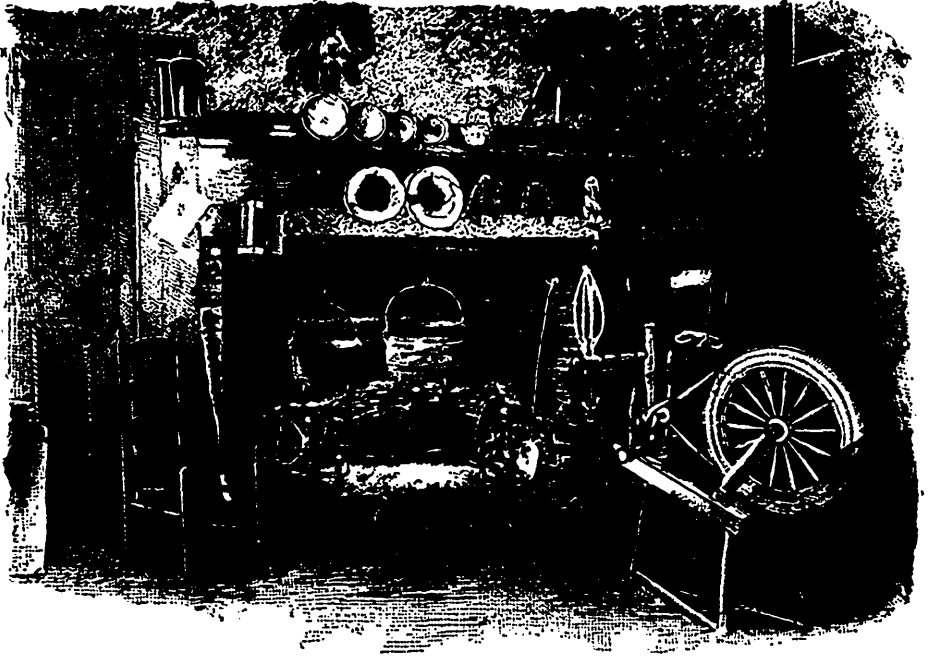
Le Hoang-Ho ou fleuve Jaune, (71) qui est le second grand fleuve de la Chine, prend sa source dans le voisinage de celles des fleuves précédents, mais il coule de suite vers l'Est et il gagne le golfe de Petchili (56) après avoir fait un immense détour vers le Nord. Ce fleuve n'est pas navigable. C'est un grand bouleverseur de sol ; dans la partie supérieure de son cours, il ronge ses bords avec une rapidité considérable. Il dépose les boues et terres entraînées par les eaux dans le voisinage de la mer et dans la mer elle-même. Aussi celle-ci recule rapidement devant les vases déposées sur ses rivages. Le golfe de Petchili (56) se bouche d'année en année, et, dans quelques siècles la mer Jaune (57) elle-même se verra combler par ce fleuve qui est un des plus travailleurs de toute la terre. Il est sujet à de terribles inondations, pendant lesquelles son lit se déplace souvent en causant de grands ravages aux habitations et aux cultures. Avant l'année 1853, il se jetait dans la mer Jaune au Sud de la presqu'île de Chantoung.

H. LEFEBVRE, Ingénieur civil.

O. ROBITAILLE, Instituteur.

“ QUESTIONS ET RÉPONSES ”

On peut se procurer les *Réponses* aux questions qui ont été posées par le Bureau central aux examens de 1899, en s'adressant à W. Bussière, Ecole normale, Québec, ou au bureau de *L'Enseignement Primaire*. Prix : 25 cts.



AU COIN DU FEU

Le mois de Marie

C'est le mois de Marie,
C'est le mois le plus beau ;
A la Vierge chérie,
Disons un chant nouveau.

Sauvée par un "Ave Maria"

Il y a quelques années, une terrible explosion fit, à Berlin, une vingtaine de victimes. Un soir, après l'exercice du mois de Marie, une jeune fille, une pauvre servante, s'avança jusqu'auprès de l'autel de la Sainte Vierge et offrit à la Mère de Dieu un magnifique bouquet des plus belles fleurs, en répandant des larmes abondantes. A ceux qui lui demandèrent la cause de tout cela, elle répondit : " Hier matin, ma maîtresse m'envoya dans cette savonnerie qui, maintenant, n'est plus qu'un monceau de ruines. Comme je passais devant l'église, la pensée me vint d'y entrer. Je me dis, en moi-même : " Le soir, tu n'as pas le temps d'aller au mois de Marie, entre et dis un *Ave Maria*. " J'entre donc et dis mon *Ave Maria*, puis je me dirige vers la savonnerie. Comme j'étais sur le point d'y entrer, on entendit l'effroyable détonation. Si je n'avais pas récité mon *Ave Maria*, je me serais trouvée déjà entrée au moment de l'explosion, et maintenant, je serais dans le cimetière. "

Qui n'admirerait ici la touchante protection de la Sainte Vierge ?

La maison de famille

Le mur est gris, la tuile est rousse,
L'hiver a rongé le ciment
Des pierres disjointes, la mousse
Verdit l'humide fondement ;
Les gouttières que rien n'essuie
Laissent en rigoles de suie
S'égoutter le ciel pluvieux,
Traçant sur la vide demeure
Ces noirs sillons par où l'on pleure
Que les veuves ont sous leurs yeux.

La porte, où file l'araignée,
Qui n'entend plus le doux accueil,
Reste immobile et dédaignée
Et ne tourne plus sur son seuil ;
Les volets que le moineau souille,
Détachés de leurs gonds de rouille,
Battent nuit et jour le grait ;
Les vitraux, brisés par les grêles,
Livrent aux vieilles hirondelles
Un libre passage à leur nid ;

Leur gazouillement sur les dalles,
Couvertes de duvets flottants,
C'est la seule voix de ces stalles
Pleine des silences du temps.
De la solitaire demeure
Une ombre lourde, d'heure en heure
Se détache sur le gazon ;
Et cette ombre, couchée et morte,
Est la seule chose qui sorte
Tout le jour de cette demeure

Efface ce jour, ô Dieu ! de ma paupière,
Ou rends-le-moi semblable à celui d'autrefois,
Quand la maison vivait, comme un grand cœur
De tous ces cœurs joyeux qui battaient sous ses
[de pierre, [toits.

Où, je vous revois tous et toutes, âmes mortes !
O chers essaims groupés aux fenêtres, aux portes !
Les bras tendus vers vous, je vous crois ressaisir
Comme on croit dans les eaux embrasser des
[visages.
Dont le miroir trompeur réfléchit les images
Mais glace le baiser aux lèvres du désir.
Toi qui fis la mémoire, est-ce pour qu'on oublie ?
Non, c'est pour rendre au temps à la fin tous ses
[jours.

Pour faire confluer, là-bas, en un seul cours,
Le passé, l'avenir, ces deux moitiés de vie
Dont l'une dit jamais et l'autre dit toujours.
Ce passé, doux Eden dont notre âme est sortie,
De notre éternité ne fait-il pas partie ?
Où le temps a cessé tout n'est-il pas présent ?
Dans l'immuable sein qui contiendra nos âmes,
Ne rejoindrons-nous pas tout ce que nous aimâmes
Au foyer qui n'a plus d'absents ?

Toi qui permets, ô Père, aux pauvres hirondelles
De fuir sous d'autres cieux la saison des frimas,
N'as-tu donc pas aussi pour tes petits sans ailes
D'autres toits préparés dans tes divins climats ?
O douce Providence ! ô mère de famille !
Dont l'immense foyer de tant d'enfants fourmille
Et qui les vois pleurer, souriant au milieu,
Souviens-toi, cœur du ciel, que la terre est ta fille
Et que l'homme est parent de Dieu !

MOI

Pendant que l'âme oubliait l'heure,
Si courte dans cette saison,
L'ombre de la chère demeure
S'allongeait sur le froid gazon ;
Mais de cette ombre sur la mousse
L'impression funèbre et douce
Me consolait d'y pleurer seul :
Il me semblait qu'une main d'ange
De mon berceau prenait un lang,
Pour m'en faire un sacré lincol.

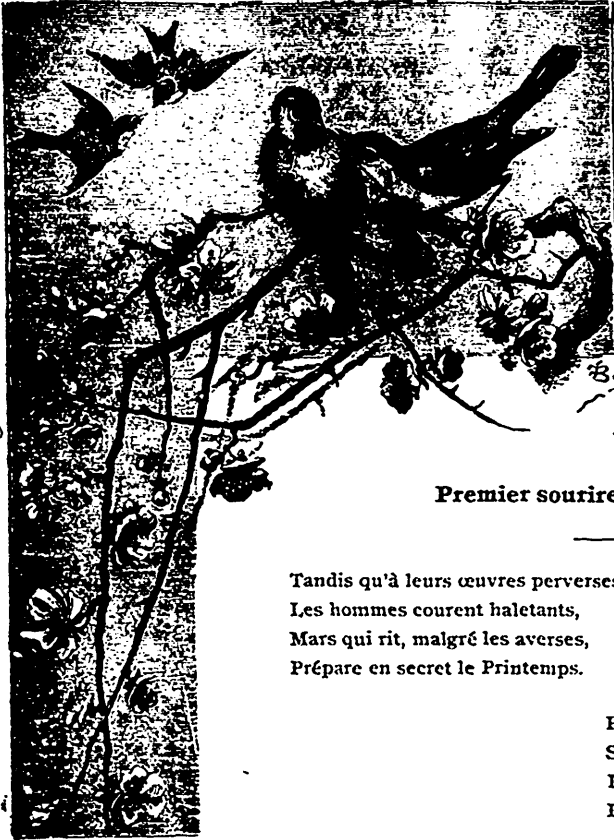
L. MARTINE.

Les Canadiens-français de la Nouvelle-Angleterre

De retour d'un voyage dans la Nouvelle-Angleterre, Monseigneur des Trois-Rivières a résumé en ces termes son sentiment sur la situation de nos compatriotes aux Etats-Unis :

“ Les Canadiens-français des Etats-Unis tiennent à leur langue. Ils parlent le français au foyer domestique, dans leurs réunions particulières, dans leurs assemblées patriotiques et leurs fêtes nationales ; ils l'entendent parler à l'église ; ils le lisent dans leurs journaux ; ils ont leurs écoles, où le français est enseigné de même que l'anglais. En quelques villes même, comme à Fall-River, où il y a 33,000 Canadiens, à Lowell, où l'on en compte 25,000, à Biddeford, où ils forment la grande majorité de la population, le français est parlé dans la rue presque autant que dans certaines villes de la Province de Québec. Dans tous les centres où l'organisation scolaire a pu être faite en dehors des écoles publiques, la conservation du français paraît assurée. ”

LA PAGE DE LA JEUNE FILLE



Premier sourire du printemps

Tandis qu'à leurs œuvres perverses
Les hommes courent haletants,
Mars qui rit, malgré les averses,
Prépare en secret le Printemps.

Pour les petites pâquerettes,
Sournoisement, lorsque tout dort,
Il repasse des collerettes,
Et cisèle des boutons d'or.

Dans le verger et dans la vigne
Il s'en va, furtif perruquier,
Avec une houe de cygne
Poudrer à frimas l'amandier.

La nature au lit se repose ;
Lui descend au jardin désert
Et lace les boutons de rose
Dans leur corset de velours vert.

Tout en composant des solfèges,
Qu'aux merles il siffle à mi-voix,
Il sème, aux prés les perce-neige
Et les violettes aux bois.

Sur le cresson de la fontaine
Où boit le cerf, l'oreille au guet,
De sa main cachée il égrène
Les grelots d'argent du muguet.

Sous l'herbe, pour que tu la cueilles,
Il met la fraise au teint vermeil ;
Il te tresse un chapeau de feuilles
Pour te garantir du soleil.

Puis, lorsque sa besogne est faite,
Et que son règne va finir,
Au seuil d'Avril tournant la tête,
Il dit : " Printemps, tu peux venir ! "

Les soirées en famille

Le repas du soir est terminé ; la vaisselle et la cuisine sont rangées. La ménagère reprend son aiguille ou son tricot ; le père ou les aînés des enfants font une bonne lecture, ou bien ils causent de leurs occupations de la journée, de leurs projets d'avenir, des événements importants du pays. Le soir est le doux moment de l'affection familiale, le seul où l'on puisse bien se revoir, se réunir autour du foyer, se sentir tout près les uns des autres, à la fois, de corps, d'esprit et de cœur. Rien n'est beau comme les soirées en famille, rien ne laisse dans l'âme un aussi bon souvenir. Mais ce qui leur donne le plus de douceur, c'est la présence de la mère et de la jeune fille de famille. Trouvant du plaisir à se grouper autour d'elles, tous sont heureux en la voyant, la bonne mère, vaillante et gracieuse, aucun ne songe à aller chercher au dehors certaines distractions que l'on a toujours regardées comme dangereuses.

La vérité

Mon enfant, disait un jour une mère à sa jeune fille, rien n'est plus grand que la vérité, rien n'est plus digne de notre respect et de notre obéissance. Il suffit de prononcer son nom pour que chacun proclame son excellence et sa force. L'amour de la vérité, la franchise, sont ce qu'il peut y avoir de plus beau dans l'âme d'une jeune fille. Si elle possède ces qualités, elle se fera pardonner bien des défauts. Il n'y a pas de faute commise qui ne perde une grande partie de sa gravité, dès qu'elle est avouée avec candeur. Quand on dit d'une jeune fille qu'elle est vraie, ces paroles sont bien simples, et cependant elles expriment le meilleur des éloges. Si vous méritez qu'on vous l'adresse, ma chère fille, vous me donnerez l'espoir de développer facilement en vous toutes les autres qualités qui conviennent à votre sexe et qui assureront votre bonheur.

THÉRY.

La pensionnaire moderne

Berthe, va donc traire la vache.

— Y penses-tu, *mère* ? mon amie m'a invitée, et je fais ma toilette.

En vérité, *mère* n'y pensait pas. Elle ne pensait pas à l'invitation, ni à la toilette, ni à la dignité qui ne permet pas à sa fille de franchir le seuil de l'étable.

Mère est pourtant harassée ; elle fut aux champs tout le jour ; elle est rentrée et dut préparer le repas... peut-être Berthe pourrait-elle...

Mais Berthe a une amie ; Berthe est invitée ; Berthe revient de la pension ; Berthe est depuis huit jours *brevetée* ; voyez ! son diplôme est déjà suspendu au mur ; ses prix sont encore étalés sur la table, il y en a deux : c'est un prix de *chimie* et un prix de *satisfaction générale*.....

Pensez-vous que Berthe puisse traire les vaches ? ? ?

Jadis, quand elle avait son âge, la mère de Berthe chantait en tricotant, dans la prairie, près de son troupeau de vaches.

Mais Berthe a appris le *piano*, elle a cet instrument dans sa chambre : on a vendu une vache pour le payer à moitié. Son père ne l'écoute que la casquette à la main ; sa mère joint les doigts, elle se sent au ciel ; et les moissonneurs qui passent s'arrêtent, l'oreille tendue, pour saisir l'harmonie qui s'échappe par les fenêtres.

Quand elle ne joue pas du piano, Berthe brode ou tapisse, en compagnie de quatre amies, *brevetées* comme elle ; ou bien elle a la *migraine* ; ou bien elle recommence sa toilette ; ou bien elle rêve à la ville où l'on se promène, où l'on voit, où l'on rit, l'on ne fait rien ; elle rêve un mari qui lui paiera des faufreluches, et qui sera bien payé par toutes les admirations prodiguées à sa compagne ; enfin elle rêve une servante qui la dispensera de hâler son teint à la chaleur du fourneau de cuisine.

Pensez-vous que Berthe puisse traire les vaches ? ? ?

il paraît que, dans les pensionnats, la conversation de ces demoiselles roule principalement sur les *toilettes*.

On s'en étonne peu ; mais j'en suis mieux convaincu lorsque je vois Berthe, bottée comme une Chinoise, sanglée à ne pouvoir respirer, coiffée à menacer le ciel. Il y a sur son dos le prix de six sacs de blé ; dans un an la moitié de la récolte y passera, parce que Berthe veut s'élever au-dessus de l'admiration qu'elle croit inspirer.

Pensez-vous que cette belle qui marche sur la pointe des pieds, puisse affronter le crottin d'une écurie ? Pensez-vous que Berthe puisse traire les vaches ? ? ?

On la mariera bientôt : elle le désire pour imposer ses caprices à quelqu'un.

Il y a le fils du gros fermier, qui sait lire, compter, et faire pousser le blé, qui ne sait pas la chimie, ni l'histoire naturelle, ni le Pharaon qui bâtit les Pyramides. Il n'a jamais pensé, il est vrai, que cette fille pourrait "faire son affaire."

Mais la mère de Berthe avait pensé qu'il pourrait être son gendre ; elle en parle.

— Y penses-tu, *mère* ? dit Berthe.

Et la mère a vu que sa fille avait jeté son dévolu sur un autre.

Cet autre, c'est un fils de fermier aussi ; mais il a goûté du collège, de la ville, du bureau ; il fut déjà clerc de notaire, puis employé de commerce ; depuis quinze jours il fait des écritures à la ville voisine, et gagne cinquante sous par jour : sa situation est faite, dit-il.

D'ailleurs, il sait rouler une cigarette ; il se cambre dans un paletot ; et on ne s'aperçoit pas encore que ses coudes soient percés.

Il a les goûts de Berthe : elle sera dame ; elle augmentera, à la ville, le nombre des femmes qui ne font rien.

On les marie. Ils émigrent loin de la campagne où ils sont nés ; ils vivent, n'ont point d'enfants, et tous les quatre mois sollicitent les écus paternels.

Pendant ce temps, le père de Berthe, qui avait une servante travaillant à la place de sa fille, a pris en plus un domestique qui travaille aux champs, où il avait espéré que travaillerait son gendre.

Il paie cher pour ses ouvriers et pour les impôts ; il gagne peu ; il se plaint de son métier.

Dans nos populations de la campagne, Berthe n'est pas une exception. C'est le nouveau type créé par l'esprit moderne.

C'est une calamité qui dépeuple nos campagnes, et encombre nos villes de gens affamés.

Les garçons robustes qui veulent cultiver l'héritage de leur père ne trouvent plus, pour s'associer à leurs travaux, des filles des champs.

Tenez, croyez-moi, cultivateurs et gens de la campagne. Pour l'avantage de vos familles et du Canada, que vos filles sachent lire et compter, mais qu'elles sachent faire la soupe, et... qu'elles aiment à traire les vaches.

La jeune fille soigneuse

La jeune fille soigneuse, sans être minutieuse, centuple par cette qualité le prix de tout ce qu'elle fait comme de tout ce qu'elle possède ; l'exactitude qu'elle applique à tout est en même temps une source de profit et un moyen d'embellissement. Ses effets paraissent neufs longtemps après qu'ils ont cessé de l'être ; son travail méthodique et régulier devient bientôt fructueux ; la pensée d'une omission, d'un oubli la tourmente, et jamais les petits devoirs de famille, non plus que toutes ses autres obligations, ne la trouvent indifférente.

Elle plaît aux autres parce qu'elle recherche naturellement ce qui peut leur plaire. Elle se fait aimer, parce qu'on sent qu'on n'est pas négligé par elle. Sa santé même trouve son compte à cette habitude d'ordre et de soin ; une propreté constante entretient une fraîcheur naturelle à son âge ; la régularité de ses occupations maintient l'équilibre de ses forces, comme le calme heureux de son esprit.

Le soin et l'exactitude ne dispensent pas des autres qualités nécessaires, mais c'est déjà un très heureux augure d'être douée de ces avantages, et une conquête très honorable de les acquérir lorsqu'on ne les a pas toujours possédés.



LE COIN DES ENFANTS

Conseils du bon dogue à un écolier qui n'aime pas son livre

Allez donc à l'école, allez, mon petit ange.
Les chiens ne lisent pas, mais la chaîne est pour eux ;
L'ignorance toujours mène à la servitude.
Enfant, vous serez homme et vous serez heureux...

L'espoir d'être homme un jour lui ramène un sourire.
A l'école un peu tard, il arrive gaiement,
Et, dans le mois des fruits, il lisait couramment.

MME DESBORDES-VALMORE.

La grande sœur

Ils sont bien fatigants les petits frères avec le tapage sans lequel ils ne peuvent vivre. Elles sont bien ennuyeuses les petites sœurs toujours prêtes à se chamailler. Mais tout ce petit monde élève vers la grande sœur ses petites mains sales et ses yeux humides avec tant de confiance qu'elle se sent le cœur touché. Elle aussi a été ennuyeuse, elle a donné bien du mal à sa mère, autrefois ; elle prend donc son courage à deux mains. D'ailleurs sa mère est si pâle et paraît si fatiguée que la vue de ce cher visage suffit à rendre à la fillette toute son énergie.

MME H. GRÉVILLE.

Hygiène

En été, quand il fait bien chaud, tu aimes à te baigner dans la rivière.

Tu as raison. C'est une bonne chose.

Mais apprends à nager. Ne perds pas ton temps à barboter comme un canard. Demande à un camarade plus âgé de t'apprendre à nager et fais effort jusqu'à ce que tu le saches.

Ne te baigne jamais en sortant de table.

Se baigner quand on vient de manger est une folie. C'est vouloir se tuer. Laisse s'écouler au moins trois heures entre ton repas et ton bain.

Sors de l'eau dès que tu sens le froid te gagner et tes dents claquer.

Habile-toi rapidement pour ne pas prendre froid.

Si tu te sens frissonner, mets-toi à courir. La course te rechauffera.

DR. PÉCAULT.

Récréation scientifique



L'ŒUF ACROBATE

Voici un œuf dépourvu de jambes et de balancier qui va se promener sur les bords du goulot d'une bouteille, en marchant sur son petit bout comme une danseuse sur son orteil.

Pour cela, compliquez le problème : mettez au-dessus de l'œuf un bouchon flanqué de deux fourchettes, et avec cette ajoutage embarrassant, l'œuf se tiendra au bord de l'abîme, branlant mais non chutant.

En effet, le centre de gravité étant abaissé, la stabilité est facilitée au lieu d'être détruite, comme pense le vulgaire. Pour réussir, taillez le bouchon en calotte afin qu'il coiffe bien l'œuf.

Un bon exemple

— Non, non, je ne veux plus que l'on me débarbouille,
Criait Paul tout en pleurs, l'eau c'est froid, l'eau ça mouille.
Mais il se calma net, en voyant son oiseau,
Son Fifi qui plongeait, qui barbotait dans l'eau
De sa grande baignoire.

Avec un soin extrême,
De petits cris joyeux, lavait, lissait de même,
Ses ailes et sa queue.

— Oh ! dit l'enfant confus,
Pour me débarbouiller je ne pleurerai plus.

Me ROLLAND.

Les bœufs

J'ai deux grands bœufs dans mon étable,
 Deux grands bœufs blancs, marqués de roux ;
 La charrue est en bois d'érable,
 L'aiguillon en branche de houx.
 Les voyez-vous les belles bêtes,
 Creuser profond et tracer droit,
 Bravant la pluie et les tempêtes,
 Qu'il fasse chaud, qu'il fasse froid ?
 Lorsque je fais halte pour boire,
 Un brouillard sort de leurs nascaux,
 Et je vois sur leur corne noire
 Se poser de petits oiseaux.

PIERRE DUPONT.



L'Ange-Gardien

Veillez sur moi quand je m'éveille,
 Bon Ange, puisque Dieu l'a dit ;
 Et chaque nuit, quand je sommeille,
 Penchez-vous sur mon petit lit.
 Ayez pitié de ma faiblesse,
 A mes côtés marchez sans cesse,
 Parlez-moi le long du chemin,
 Et pendant que je vous écoute,
 De peur que je ne tombe en route,
 Bon Ange, donnez-moi la main.

Bibliothèques Scolaires et Paroissiales

INDICATIONS BIBLIOGRAPHIQUES

M. Henri Gautier, libraire-éditeur, 55, Quai des Grands-Augustins, à Paris, fait en ce moment aux directeurs de bibliothèques paroissiales une offre exceptionnellement avantageuse, que je crois devoir porter à la connaissance des lecteurs de *L'Enseignement Primaire*.

Il s'agit d'abord de la collection complète de *L'Ouvrier*, journal catholique qui paraît depuis bientôt quarante ans.

On sait qu'à cet intéressant et populaire recueil ont collaboré de grands écrivains, des polémistes ardents, des romanciers aimés de la famille, tels que les Veuillot, Montalembert, De Ségur, Jean Loyseau, De Lamothe, Paul Féval, Jean Grange, Raoul de Navery, Zénaïde Fleuriot, Ch. Buet, Maryan..... et grand nombre d'autres au souple talent et au fécond génie. Aussi la collection de *L'Ouvrier* est-elle un monument de grande valeur.

Le posséder, c'est avoir sous la main une quantité considérable d'œuvres choisies : grands romans à l'intérêt sans cesse renouvelé, courtes nouvelles spirituellement élevées, récréations du soir, articles irréfutables rétorquant les arguments des ennemis de Dieu et de son Eglise. Tout cela illustré par des maîtres du dessin ; tout cela écrit avec une scrupuleuse délicatesse, avec une constante préoccupation de respecter le lecteur, tout en l'intéressant.

Les trente-huit années parues de *L'Ouvrier* ont été réunies en vingt-et-un volumes, qu'on a revêtus d'une élégante et solide reliure en pleine toile, avec fers spéciaux au dos et sur le plat.

Prix : 160 francs.

Avec cette belle collection de *L'Ouvrier*, M. Gautier offre cinquante autres volumes, également reliés en pleine toile, et dont aucun n'a paru dans *L'Ouvrier*, de sorte qu'il ne pourra y avoir, en ce cas, double emploi.

Voici la liste de ces ouvrages, avec noms d'auteurs :

- Par A. de Lamothe : La Reine des Brumes et l'Émeraude des Mers. — Le feu du Vésuve.—Fœdora la nihiliste.—Nadège.
- Par Zénaïde Fleuriot : Yvonne de Coatmorven.
- Par Chateaubriand : Voyage en Amérique.
- Par Champol : L'homme blanc.—Sophie, ma plus jeune. —Le roman d'un égoïste.
- Par M. Aigueperse : Le choix de Maura.
- Par M. Laussat : L'ami du Bien.
- Par Marie Maréchal : Béatrix.—Mlle de Charmeilles.
- Par Marie Cassan : Jean Robert.
- Par M. Du Campfranc : Edith.—La mission de Marguerite.
- Par Raoul de Navery : Zacharie, le maître d'école. —Les crimes de la Plume.—La Cendrillon du village.—La route de l'abîme.—Les chevaliers de l'écritoire.
- Par Anatole Posson : La fiancée de la Mort (2 volumes).
- Par Etienne Frank : L'anneau d'argent.
- Par Jean Drault : Le carnet d'un réserviste.— Le député soldat.
- Par Pierre Froment : L'affaire Padelewski.
- Par B. de Buxy : La famille de Burgau.— La conquête de Burgau House.
- Par Walter Scott : Quentin Durward.—L'Abbé.
- Par Evangéline d'Orr : Sans boussole.
- Par Roger Dombre : Le cheveu de mon existence.
- Par V. Tissot et Améro : Les fugitifs en Sibérie.
- Par M. Maryan : Annunziata.— Le roman d'une héritière.— Une dette d'honneur.
- Clémentine de la Fresnaye.
- Par la Comtesse Clo : Où donc le Bonheur ?
- Par A. Rondelet : La ressuscitée de Cologne.
- Par Marcel Tissot : Montmahoux et Passavant.—La princesse Esterhazy.

Par Cl. de Chandeneux : Blanche neige.

Par Etienne Marcel : Le Berceau.

Par E. Meunier : Un coup de tête.—La pupille de Goliath et de Brahma.

Par M. Donal : Le chemin de la Foi.

Par le Vicomte Walsh : Tableau des Fêtes chrétiennes.

Par F. Cooper : Le corsaire rouge.

Prix des 50 volumes reliés : 140 francs.

Plusieurs de ces livres sont évidemment très bons et, sans les avoir tous parcourus, j'ai lieu de croire qu'ils sont tous recommandables. M. Henri Gautier, qui est un éditeur catholique, nous assure que ces différents ouvrages ont été approuvés par l'Œuvre de Saint-François-de-Sales ou par la Société Bibliographique pour les Bibliothèques de Propagande, en France.

Il est d'ailleurs assez facile de se renseigner à cet égard.

Ceux qui achèteront à la fois la collection de *L'Ouvrier* et les 50 volumes ci-dessus énumérés pourront bénéficier d'une remise spéciale de 33%.

J.-F. DUMONTIER.

REVUE DU MOIS

Nous lisons dans la *Vérité* :

“ Le *Chronicle*, de Québec, numéro du 7 mars, constate que, d'après la statistique publiée à Ottawa, le nombre des élèves qui fréquentent les écoles publiques est plus considérable dans la province de Québec que dans toute autre province du Dominion. Dans la province de Québec, 204,259 élèves fréquentent les écoles publiques, et la moyenne est de 143,665 par jour. Cela représente plus de soixante-dix pour cent, tandis que dans la province d'Ontario, la moyenne ne représente que cinquante-six pour cent. La moyenne pour tout le Dominion est de soixante pour cent. Tout cela n'empêche pas les gens d'Ontario, grâce à leurs journaux, de croire que la population de la province de Québec est plongée dans l'ignorance.”

La Russie demande à la Turquie de lui faire des concessions dans l'Asie mineure. Le gouvernement de la Sublime Porte, appuyé par l'Allemagne, refuse de se rendre aux exigences du gouvernement russe. C'est pourquoi ce dernier a mobilisé 250,000 hommes. Voilà donc encore une guerre formidable qui se prépare.

Le général Joubert, commandant en chef des Boers, est mort le 27 du mois dernier à l'âge de 68 ans. Le vaillant chef transvaalien est décédé à la suite des nombreuses fatigues qu'il a eu à endurer depuis le commencement de la guerre.

Le Canada est menacé de l'impérialisme britannique. Quelle attitude prendront les partis politiques à cette occasion ? Nous l'ignorons. Ce dont nous sommes convaincu, par exemple, c'est que la province de Québec doit repousser l'impérialisme avec énergie. Il y a là un danger énorme pour le Canada et pour la province de Québec en particulier.

Récemment, la reine Victoria a visité l'Irlande ; cet événement n'avait pas eu lieu depuis 1861.

Le gouvernement anglais a fait conduire le général Cronje dans l'île Ste-Hélène. L'illustre exilé boer endure courageusement son triste sort.

L'exposition universelle de Paris a été ouverte avec éclat samedi, le 14 avril dernier.

En Afrique, ça va lentement. Depuis un mois, les armées anglaises sont restées immobiles.

Le rapport du ministre de l'éducation d'Ontario indique qu'il y a 5,587 écoles publiques, soit une augmentation de 13 sur l'année 1898, et 345 écoles séparées avec un gain de 5.

Cependant, si les écoles augmentent en nombre, dit le *Temps*, les traitements des instituteurs vont en diminuant. Le salaire moyen durant cette année a été de \$321; celui de l'année dernière était de \$324.

Ces petits traitements indiquent que la profession est presque monopolisée par les femmes. Sur 8000 personnes enseignant dans les écoles, 5,800 sont des femmes et 2,656 sont des hommes. Cette année, le nombre des institutrices a augmenté de 123 et celui des instituteurs a diminué de 36.

Références utiles

Compagnie Chinic, Québec.—Ancienne maison Méthot, fondée en 1808. Marchands-quincailliers en gros et en détail. Fournisseurs ordinaires du clergé, des fabriques, des institutions religieuses et des maisons d'éducation. Stock universel et complet. Marchandises de qualité supérieure. Bon marché exceptionnel. Un seul prix. Invitation de correspondre.

Librairie Sainte-Anne.—J.-A. Langlais & Fils, Libraires-Éditeurs, 177, rue St-Joseph St-Roch et 35, rue St-Pierre, Basse-Ville, Québec.

Pour les écoles.—Nous avons en magasin, tous les livres en usage dans les écoles catholiques de la province, comprenant les livres des Frères des Ecoles Chrétiennes, Clercs St-Viateur, Frères Maristes, et les cours de Lacasse, Lagacé et Cloutier.

Nous avons aussi toutes les autres fournitures d'écoles comprenant, papeterie, cahiers, plumes, crayons, ardoises, encre, poudre à encre, craie. Aussi le plus grand choix de cartes géographiques, comprenant les séries de Meissas, Dufour, Johnson, Raud, McNally, et la collection des cartes du Département de l'Instruction Publique, que nous vendons à très bas prix.

Nous avons ajouté à notre grande série de cahiers de la célèbre calligraphie canadienne diplômée à l'exposition de Chicago, une petite série en cinq cahiers gradués, pour les commençants, cette série se vend 45 cts la douzaine et est employée par plusieurs maisons d'éducation.

Nous gardons toujours en magasin un assortiment complet de globes terrestres, depuis 25 cts chaque jusqu'à \$20.00.

Nos prix et conditions de vente sont à la portée de tout le monde.

Correspondance sollicitée.

Nous donnons une attention spéciale aux commandes envoyées par la malle.

Arthur Lavigne & Cie.—Nous recommandons particulièrement la maison Arthur Lavigne & Cie, éditeurs de musique et importateurs de pianos, orgues, violons, No 68, rue St-Jean, Québec. M. Lavigne est un artiste dont le bon goût et l'honnêteté sont connus. Si quelqu'un de nos lecteurs désire se procurer quelques articles relevant du commerce de la musique, qu'il s'adresse à la maison Lavigne, et il sera servi avec soin et diligence.

Victor Lafrance, relieur, 4, rue Buade, Québec.—Livres de comptes; Reliures de luxe. Reliures en percaline gaufrée. Reliures de bibliothèques. Spécialités artistiques. Estimé pour éditions:

A.-J. Caron.—Les élèves de nos collèges et de nos couvents trouveront chez M. Caron, un choix complet de chaussures, claques, pardessus en feutre et en drap claqués etc. La bonne qualité et le bon-marché se trouvent chez M. A.-J. Caron, marchand de chaussures 58, rue St-Jean, Québec.—Téléphone 752.

La Revue Canadienne.—La plus belle publication du Canada et la seule Revue littéraire française de l'Amérique. 35 années de publication. Elle forme à la fin de l'année deux beaux volumes de près de 500 pages magnifiquement illustrées. L'abonnement n'est que \$2 par an. S'adresser au directeur-gérant de *La Revue Canadienne*, No 290, rue de l'Université Montréal. Ne r.as oublier que les instituteurs et les institutrices de la campagne peuvent, avoir un abonnement à moitié prix, un fond étant à la disposition du Directeur de la Revue pour payer l'autre moitié.

L'Union Franco-Canadienne, approuvée et fortement recommandée par tous NN. SS. les Archevêques et Evêques du Canada français et par un grand nombre de laïques éminents. Secours aux maladies : en temps de maladie, \$3.00 par semaine, les deux premières semaines. \$5.00 par semaine pendant dix autres semaines, et, de plus, \$3.00 par semaine pendant douze autres semaines, lorsque la réserve du Fonds de Secours aura atteint \$25,000, et tant qu'elle se maintiendra à ce chiffre. Cais-e de dotation de \$250, \$500, \$1,000, \$2000 ou \$3,000. Bureau principal : 73, rue St-Jacques, Montréal.

Oct. Plante & Fils.—Les commissions scolaires et les communautés qui se proposent de construire quelque édifice scolaire peuvent s'adresser à la maison Oct Plante & Fils, électriciens et plombiers, No 160, rue St-Jean, Québec. M. Plante s'occupe depuis de nombreuses années d'installation de lumière électrique et d'appareils de chauffage, etc.

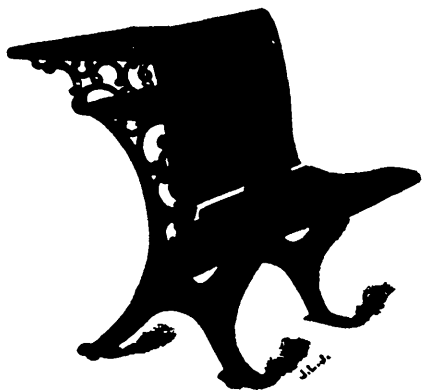
Ed. Marcotte, relieur et régleur, 28, Côte de la Montagne, Québec.—Reliure spéciale pour *L'Enseignement Primaire*, propriété de chaque école.

G. A. Lafrance, relieur, 109, Côte de la Montagne, Québec. Cette maison, fondée en 1865, exécute toutes sortes d'ouvrages concernant la reliure, le réglage et la fabrication des livres blancs et cartes montées sur toile et vernies. Spécialités : reliure à tranche dorée et à tranche rouge sous or, ainsi que livres destinés aux bibliothèques paroissiales. Conditions faciles.

J.-E. Livernois.—Importateur de produits pharmaceutiques et le seul fournisseur de l'Université Laval.—Entrepôts : Nos 43, 45, 47 et 49, rue Couillard.—Bureau : coin des rues St-Jean et Couillard, Haute-Ville, Québec. La maison Livernois a une réputation des plus enviables. Elle a remporté à la Chambre et tout récemment devant les tribunaux, des succès bien propres à établir la popularité, l'honnêteté et la puissance de cette maison. Nous recommandons fortement la maison Livernois à nos lecteurs et les prions de consulter la liste des prix que cet établissement publie chaque mois sur la couverture de *L'Enseignement Primaire*.

Ameublement scolaire

Rien ne doit être laissé au hasard dans l'ameublement d'une école. C'est pourquoi nous recommandons spécialement *The Canadian office and school furniture Co., Lt.* Pendant cinq années consécutives, cette maison a fourni les écoles publiques de Toronto. Elle vient de s'acquitter envers cette ville d'un contrat de \$5,500.00 pour pupitres fournis à ses écoles.



La commission scolaire de Moncton, N. B., lui a récemment donné un ordre pour 1100 pupitres. Les directeurs d'écoles et les professeurs de Montréal sont unanimes à dire que les fournitures d'école et de bureau de la Compagnie Canadienne de Preston sont les meilleures et les mieux faites.

Les prix de cette maison défient toute concurrence. Elle donne satisfaction à tout le monde.

Le pupitre **Ball-Bearing** que cette maison offre est solidement fait. Le banc qui y est adapté se baisse et se monte sans bruit.

Demandez le catalogue et adressez vos commandes à :

**The Canadian Office and School
Furniture Co., Ltd. Preston, Ont**